

# Lettre aux Communautés

**LA VIE, LE VIVANT,  
LA NATURE**

*Les paysans africains*

*La vie : don et chemin*

*Morale chrétienne et éthique humaniste*

219-2003

# Sommaire

● <b>Éditorial</b> Pierre LETHIELLEUX .....	1
● <b>Les paysans africains...</b> Yves MARCHÉ .....	3
● <b>"J'enseigne comment devenir un peu plus humain !"</b> Jacques LECLERC .....	8
● <b>L'homme et la terre</b> Georges HEUDE .....	21
● <b>Hommage à l'Éternelle</b> Antoine CARLIOZ .....	26
● <b>La vie : don et chemin</b> Brigitte LORRAIN .....	37
● <b>Morale chrétienne et éthique humaniste...</b> Bruno CAZIN .....	45
● <b>Ballade pour un sang versé</b> Cécile TURIOT et Pierre CHAMARD-BOIS .....	56
● <b>Conditions d'une décision éthique</b> Jean-Marie PLOUX .....	67
● <b>SOURCES</b> "L'homme : une conscience libre" .....	84
● <b>RECENSION</b> "L'homme, maître de l'homme" (F. Quéré) .....	88

---

## Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

---

# La Vie Le Vivant La Nature

**N**otre conception et notre naissance nous donnent d'entrer dans ce grand champ qu'est la Nature. La Vie et le Vivant s'y manifestent par une prodigalité fantastique. Celle-ci ne doit pas nous faire oublier, comme Jean-Paul II nous y exhorte, que l'eau en est la Source, à partager solidairement entre tous les humains\*.

En prenant conscience de l'immensité de notre univers, à partir de la vision des étoiles dans un ciel pur, l'enfant émerveillé s'interroge sur son identité : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? » Toute notre existence, nous cherchons à répondre à ces questions par de multiples chemins dans la rencontre des autres, en reconnaissant l'altérité de cette nature dont nous faisons partie avec les autres vivants. C'est de cette prise de conscience que naissent la morale et les décisions éthiques de nos comportements. « La vie, le vivant, la nature » est un dossier que nous ouvrons avec bonheur, mais aussi avec modestie, en cherchant à bâtir une espérance humaine quand la souffrance se présente devant nous, voire dans notre propre corps.

Trois témoins de la vie dans l'agriculture s'adressent à nous :

Yves MARCHÉ, en Tanzanie,

Jacques LECLERC, en Chine,

Georges HEUDE, en France.

---

\* L'EAU, RESSOURCE ESSENTIELLE ET INESTIMABLE. Message pour la Journée mondiale de l'Alimentation. A Monsieur Jacques Diouf. La documentation catholique, 5 janvier 2003, N° 2283.

Suivent trois autres témoins appliqués aux soins du corps humain :  
Antoine CARLIOZ, dans un laboratoire de Bactériologie,  
Brigitte LORRAIN, infirmière en soins néonataux,  
Bruno CAZIN, médecin hématologue.

Après ces regards croisés, Cécile TURIOT et Pierre CHAMARD-BOIS nous conduisent à une approche de la Vie à partir de la notion du sang dans la Bible. Nous sommes du Peuple de la Promesse.

Jean-Marie PLOUX propose ensuite un essai théologique pour éclairer les repères de nos choix.

En vous présentant enfin quelques pages de GAUDIUM ET SPES et la recension de Philippe DETERRE du livre de France QUÉRÉ, *L'homme maître de l'homme*, nous souhaitons que tout ce parcours nous aide à progresser ensemble dans une compréhension ajustée de notre vie chrétienne.

Pour le Comité de Rédaction  
Pierre LETHIELLEUX

## Prochains thèmes :

▪ N° 220

Images, icônes, idoles

▪ N° 221

Lieux de dialogue et de rencontre

# Les Paysans africains s'organisent pour défendre la vie et la célébrer

par Yves MARCHÉ

prêtre de la Société auxiliaire des Missions

---

**Yves est un ami et un compagnon de la Communauté Mission de France. Il œuvre en Tanzanie avec ses habitants pour mettre en place un "développement durable".**

En août-septembre 2002, j'ai accompagné un groupe de paysans Tanzaniens au Sommet Mondial du Développement Durable à Johannesburg. Nous avons décidé de rejoindre l'Afrique du Sud en caravane, non seulement pour minimiser les coûts, mais aussi pour symboliser la dynamique d'un mouvement paysan, un effet boule de neige.

Le jeudi 15 août, nous étions cinq au départ de Dodoma, puis une quinzaine à Morogoro et

30 en passant la frontière de Zambie. A Lusaka nous sommes devenus 130 avec les compagnons venus d'Ouganda, du Kenya et de Zambie. Un car de 40 Zimbabwéens s'est joint aux nôtres. A Johannesburg les délégations du Lesotho, de Namibie et d'Afrique du Sud nous ont accueillis. Enfin, avec les paysans d'Afrique de l'Ouest et du Centre, d'Europe et des Amériques, nous avons atteint les 300 délégués de notre Rassemblement. Le réseau africain régional PELUM, dont je suis l'animateur en Tanzanie, en assurait l'organisation et l'animation.

Quatre mois (seulement !) de préparation, plus de 5 000 kms en car, douze jours sur les routes d'Afrique Australe (8 à l'aller et 4 au retour) où nous avons visité et échangé avec de nombreux paysans. Dix jours mouvementés à Johannesburg. Comment raconter cette caravane et ce Rassemblement, ou plutôt cette série d'aventures, les chants dans le car, sur les places et dans les halls, le partage avec les responsables paysans ? Comment dire ce pari gagné ? Comment partager mon enthousiasme et mes frustrations ? Mes moments de joie profonde et mes longues inquiétudes ? La responsabilité partagée pour l'animation du rassemblement ? Les veillées pour faire -et refaire- un programme ?

Les traductions à assurer ? Les alliances, les découvertes, l'apprentissage ? Impossible d'en faire le récit. Voici seulement quelques flashes pour tenter de témoigner un peu de cette expérience passionnante et – l'avenir le dira – sans doute fondatrice.

### **Marche dans les rues de Lusaka (Lundi 19 août)**

*"Je suis en colère !"*

Hier dimanche, le groupe tanzanien a pu se reposer. Nous avons déjà 2 400 kms de route, dont 1 000 de nuit, sinon dans les jambes du moins dans les fesses ! Ce matin, avec les Ougandais, Kenyans et Zambiens, nous inaugurons la caravane qui va nous conduire de Lusaka à Johannesburg en traversant la Zambie, le Zimbabwe et le nord de l'Afrique du Sud. Un groupe de paysans et petits pêcheurs français et polonais vient même de nous rejoindre. En attendant que le ministre Zambien de l'agriculture nous lance sur les routes, nous venons de chanter devant son ministère. Les Tanzaniens ont sorti leurs banderoles, mené la danse et lancé leurs refrains repris par tous. Nous voici maintenant en marche dans une

avenue de Lusaka : défilé pacifique de paysans "qui veulent se faire reconnaître". Je marche près de Matthias, jeune paysan de Dodoma, discret mais qui sait faire rire toute une assemblée. Il est l'un des boute-en-train du groupe. Ma question s'adresse à moi-même autant qu'à lui « *Alors, es-tu content ?* » Si ma question est simpliste, sa réponse ne l'est pas, « *Je suis en colère !* » – « *Ah !!* » Est-ce sa nuit en car ? Ou quelque friction avec un compagnon ? Je n'ai vraiment rien compris. « *Je suis en colère, poursuit-il, car je pense au long chemin qu'il nous reste à faire, à tout le travail qui nous attend pour que les paysans soient entendus et prennent leur place ; nous n'en sommes qu'au début !* » Je sais que Matthias en a déjà fait un sacré bout de chemin, depuis qu'il travaille avec INADES entre autres. Il était responsable d'un groupement paysan dans son village de Chitéto ; il a ensuite formé un groupe d'épargne et de crédit ; il a surtout monté une banque de céréales avec ses voisins comme alternative au problème du bas pris du maïs à la récolte et de la sécurité des semences. Il vient d'être élu président de son village. A Johannesburg, il va présenter son témoignage qui se terminera par ces mots « *Mon message à mes sœurs et frères paysans, c'est de nous organiser nous-mêmes*

*pour nous défendre nous-mêmes, non par des paroles seulement, mais par des actes.* » Oui, Matthias, le chemin sera long... mais tu es sur la bonne piste, tu sais de quoi tu parles... et tu n'es plus seul.

## **Intervention ratée à Nasrec ou notre plus grand succès (Samedi 24 août)**

*Apprendre de ses échecs ; célébrer pour se faire entendre*

Nous sommes déjà "chez nous" à Shaft 17, le puits 17, un vaste centre de formation de jeunes mineurs. Car Johannesburg est en partie bâtie sur des mines d'or et notre quartier sud est parsemé de "montagnes" de terre provenant des puits. Soweto est à deux pas. Depuis notre arrivée, jeudi 22, nous avons effectué nos enregistrements individuels à Nasrec, au Forum Mondial des Peuples (la société civile), partagé les présentations de chaque pays... et fait notre lessive !

Hier et ce matin, nous nous sommes préparés à faire une intervention dans une "commission" à Nasrec. Un petit groupe a travaillé cette intervention en se basant sur les présentations des délégations des divers pays. Nous avons prévu une

intervention originale : non seulement un tract-résumé comprenant histoire vraie et rêve paysans, poème et propositions concrètes, mais aussi un chant dansé par les paysans Ougandais et leurs grands tambours. La commission est prévue à 11h et plusieurs autres "grands groupes" doivent y prendre la parole, en plus des paysans qui viennent d'y gagner leur place. En entrant dans la salle à 11h, on nous dit que la réunion est terminée ! En fait, nous apprendrons qu'elle n'a pas eu lieu, après manipulation par les grandes ONG internationales, sans doute dérangées par ces prétendues contributions des "petits".

C'était la première intervention que nous avions prévue en dehors de Shaft 17. Echec ! Découragement ? C'était sans compter avec la créativité et la spontanéité des paysans africains. Le groupe Ougandais était venu pour chanter ; il est donc ressorti de la salle avec ses tambours... et s'est mis à chanter et danser dehors, sur la place, en habits nationaux. Et voici que les passants s'arrêtent, les caméras télé arrivent, les micros des journalistes se tendent et les questions fusent « *qui êtes-vous ?* » « *Que faites-vous ici ?* » « *Que voulez-vous dire au Sommet ?* » Un auditoire inespéré, une tribune idéale et une diffusion assurée. Nous sommes quel-

ques-uns à nous dire que notre "échec" vient de nous faire découvrir un créneau original où nous pouvons dire qui nous sommes, tels que nous sommes, ce que nous voulons et avec ce que nous savons faire le mieux : chanter et danser. **Célébrer notre culture paysanne pour la défendre.**

Tel sera en effet le trait original de notre Rassemblement tout au long des jours à venir ; nous exprimons d'une autre manière qu'intellectuelle, laisser parler les cœurs et la musique. Certes il nous faudra encore préparer des interventions, des tracts et des propositions, participer à des réunions stratégiques et tenter d'y influencer les décisions. Mais sans trop d'illusions. Les discussions officielles ont commencé longtemps avant nous; et il nous manque du savoir-faire ; de toute façon, pour le moment, la Société Civile (et à plus forte raison les paysans) ne fait pas le poids dans les décisions politiques internationales comme ce sommet, contrairement aux grandes compagnies transnationales qui, elles, sont écoutées. Par contre, le Rassemblement a eu un écho dans la presse, la radio et la TV, en Afrique du Sud mais aussi à l'étranger, bien que surtout dans les pays anglophones. Le journal "East African" parlera de « *l'immense attention que les paysans ont réussi à attirer lors du Sommet* » (... sinon dans le Sommet !)

## SOMOHO (SOweto MOuntain of HOpe) (Mercredi 28 août)

*Un "mont de l'espoir" pour chanter la vie*

Somoho, une colline caillouteuse en plein Soweto, le township le plus connu de Jo'burg et le plus violent. Un groupe de jeunes l'a investie pour y rêver de son avenir. Ils nous ont invités à venir leur partager notre message pour un monde où personne ne souffre de la faim. Nous venons justement de prendre conscience que de grandes firmes transnationales, les Monsanto et Cie, font une propagande et un lobby tous azimuts au Sommet et à Nasrec en faveur de leurs semences OGM. Les paysans savent maintenant que c'est l'avenir de leur agriculture paysanne qui est en jeu. Vandana Shiva, militante Indienne de la cause paysanne, mondialement connue, sera là. Les médias aussi par conséquent. Nous avons donc préparé chants, banderoles et slogans. Nous avons vite appris que si nous voulons être lus, il faut écrire gros et pour nous faire entendre il nous faut "parler" fort. Les paysans du Rassemblement tirent la leçon du groupe Ougandais: utiliser toutes les occasions pour se faire voir et entendre et pas seulement en énumérant des revendications,

mais surtout "en chantant ce que nous sommes". Le rassemblement a su se créer des occasions. A Somoho, nos chants ont encore réussi à attirer les caméras; c'est le moment de sortir nos messages « *Les paysans Africains disent NON aux OGM* » – « *Vandana exprime les idées des paysans africains* ». Tous les groupes du Rassemblement participent ; la "séance" est courte, mais dense.

Et nous repartons pour Nasrec. Nous avons prévu que chaque groupe national, en habits traditionnels, commencera ses "représentations" chacun de son côté ; puis tous convergeront vers un même point pour un grand show médiatisé : les danses aident à faire passer les messages ! Les chants profonds et puissants du Lesotho et d'Afrique du Sud ont fait merveille.

## Paysannes et paysans parlent à la Société Civile (jeudi 29 août)

*"Les paysans prennent la parole" ...*

... comme le proclame une banderole de la délégation tanzanienne. Et un de leurs chants affirme « *le défenseur du paysan est le paysan lui-même ; ne désespérons pas ; unissons-nous et faisons*

*entendre une seule voix* ». Le rassemblement a œuvré pour se faire reconnaître comme "groupe majeur" au sein du Comité Organisateur International, ce qui nous a permis, entre autres, de coprésider la Commission sur l'agriculture à Nasrec. Esta, paysanne Ougandaise élue présidente du Rassemblement, anime la discussion devant un millier de personnes. Deux paysannes et deux paysans ont présenté, avec leurs tripes, quatre textes préparés par le rassemblement et... accompagnés de chants bien sûr !

La déclaration commence par ces mots « *les paysans et pêcheurs artisanaux sont marginalisés dans les modèles actuels de développement. Les cadres juridiques nationaux et internationaux, ainsi que les accords internationaux, favorisent les gros producteurs et les compagnies multinationales. Une série de structures politiques et économiques injustes, en particulier concernant la terre et le commerce, se conjuguent à la dégradation écologique pour priver les pauvres de leur souveraineté alimentaire. Les géants transnationaux sont soutenus par la recherche publique et commercialisent de façon agressive leurs OGM pour soi-disant offrir "nourriture, santé et espoir". Les OGM mettent en danger nos semences, la diversité biologique et notre autonomie; ils sont un*

*risque pour l'humanité.* » Suivent des propositions concrètes concernant cinq domaines : l'accès à la terre et à la pêche, l'accès communautaire aux ressources génétiques, l'agriculture durable et la biodiversité, la réforme des lois sur le commerce agricole et enfin la participation des paysans à la prise de décision et à la recherche. Les interventions de la salle ont été riches et en connivence avec les présentations... sauf une jeune Africaine "parlant au nom des paysans Africains" (!) et défendant, avec habileté, les actions de Monsanto. « *Si vous n'aviez pas été présents, nous dirons Vandana Shiva, on n'aurait entendu que les Monsanto !* »

### **Culture et solidarité paysanne, mouvements paysans (Vendredi 30 août)**

*Célébrer et défendre notre culture paysanne, notre "voie paysanne"*

Un des buts de notre Rassemblement était de "célébrer notre culture paysanne" et un autre de "nouer des liens et de construire des alliances paysannes Sud-Sud et Sud-Nord". Les paysans de l'Afrique de l'Est et Australe se sont reconnus entre

eux, ont fait émerger leur identité, se sont organisés. Au troisième jour, ils ont élu un Conseil Paysan qui a pris la direction des activités, en collaboration avec l'équipe des animateurs de PELUM. Dès lors ils ont pu profiter du Sommet pour nouer des liens avec de nombreux autres réseaux.

D'abord avec ceux qui partageaient notre toit : les paysans du réseau INADES venus d'Afrique Centrale et de l'Ouest. Ceux du réseau APM (Agriculture Paysanne et Mondialisation) paysans et pêcheurs artisanaux venus d'Uruguay, Pérou, Brésil, Equateur, El Salvador, Chili, Canada, France et Pologne. Le message proclamé par les **Latino-américains** disait « *Nous représentons la Confédération paysanne du Pérou, la Confédération nationale des travailleurs de l'agriculture du Brésil, la Confédération des pêcheurs du Chili, le Mouvement national pour le développement durable du Brésil et l'Association des producteurs de lait de l'Uruguay. Les agriculteurs familiaux et les petits pêcheurs du monde garantissent la sécurité alimentaire des peuples. Nous sommes ici ensemble avec les autres peuples du monde pour mener une action commune et solidaire: obtenir des gouvernements qu'ils développent des politiques pour promouvoir le développement durable des agriculteurs familiaux et des pê-*

*cheurs artisanaux du monde, qui respectent la diversité et reconnaissent leurs savoirs traditionnels, et qui préservent leurs cultures et les nouvelles générations. Nous invitons les autres pays du monde à appuyer notre mobilisation sociale contre la zone de libre-échange des Amériques imposée par l'impérialisme américain. Pour garantir la possibilité de construire un monde plus humain et solidaire, nous espérons que le Sommet recevra nos propositions. Nous désirons continuer ensemble, unis, car nous pensons qu'un autre monde est possible. »*

Le Rassemblement a reçu également le message des **paysans d'Europe**. « *En Europe, il y a des paysans pauvres, des petits paysans et des paysans riches qui ont de grandes surfaces. 20 % des paysans reçoivent 80 % des subventions. Nous voulons des prix qui rémunèrent notre travail et non des financements artificiels qui vont en priorité aux gros producteurs. Pour promouvoir une agriculture de qualité, nous essayons de faire alliance avec les consommateurs qui comprennent nos préoccupations. Nous sommes venus ici partager votre enthousiasme; nous en avons besoin pour nous donner la force de continuer à lutter pour une agriculture de pays. »*

Nous sommes aussi sortis de "chez nous", de Shaft 17. Une délégation de deux personnes par

pays est allée rencontrer "chez eux" Via Campesina ("la voie paysanne"), le mouvement paysan mondial. Chez eux, i.e. à peine 2 kms de "Shaft 17", dans un grand centre qu'ils partageaient avec les centaines de "sans terre" aux T-shirts rouges. Deux jours plus tard, nous recevions "chez nous" une dizaine de membres de Via Campesina pour poursuivre les échanges, confirmer les approches communes et renforcer un mouvement paysan mondial. Nous avons aussi discuté avec le réseau ROPPA regroupant les Organisations de producteurs de dix pays d'Afrique de l'Ouest et avec deux représentants de la Confédération Paysanne, même si la rencontre programmée avec tout le groupe n'a pu avoir lieu par une suite de contre-temps.

### Un Forum pour se joindre au mouvement paysan

*Cultiver et pêcher, nos valeurs et notre vie*

Il est ainsi apparu qu'une forte connivence liait tous ces réseaux, une même force, une même foi. Comme le dit le tract diffusé largement par le rassemblement. « *Nous sommes les paysans et pêcheurs du monde. Nous sommes les 7 dixiè-*

*mes de la population mondiale. Nous sommes pressés de toutes parts, mais non écrasés, car cultiver est notre mode de vie. Nous sommes pourchassés, mais non abandonnés. Nous sommes terrassés, mais non achevés. Nous sommes dans des impasses, mais nous arrivons à passer. Nous continuons à nourrir le monde. Nous sommes venus au Sommet Mondial pour dire que*

- *nous croyons et c'est pourquoi nous parlons.*
- *rien ne peut détruire l'Esprit humain ; rien ne peut détruire l'esprit des paysans et des pêcheurs et leur détermination à cultiver et à pêcher.*
- *cultiver et pêcher est notre culture. Cultiver et pêcher est notre vie.*

*Nous avons commencé à travailler ensemble au sein du Rassemblement Paysan et nous voulons renforcer ce mouvement pour avoir une voix plus forte à l'avenir.*

*Nous voulons être reconnus comme vrais acteurs du développement. Nous voulons garantir la sécurité des semences et de la nourriture pour maintenant et pour les générations futures. »*

Et à la fin du Rassemblement, les 300 délégués s'engagèrent à « *mettre sur pied un Forum Régional des paysans et pêcheurs afin de consolider le développement d'un mouvement de producteurs et de*

*bâtir sur nos communes aspirations, les apprentissages et les liens créés pendant le Rassemblement. » Ils ont décidé d'organiser un rassemblement semblable tous les deux ans, « afin d'affirmer notre identité culturelle et nos valeurs, partager nos expériences, accroître notre visibilité, défendre nos intérêts et construire un mouvement social au-delà de la Région, en collaboration avec des réseaux semblables de par le monde. » Les délégués se sont aussi engagés à « organiser des rassemblements nationaux dans chacun de leurs pays, d'inviter d'autres paysans, pêcheurs artisanaux, éleveurs et ouvriers agricoles à les rejoindre. Nous sommes déterminés à susciter un mouvement social fort, à parler pour nous-mêmes parce que nous croyons qu'un autre monde est possible. »*

Pour sa part, le réseau PELUM s'est engagé à accompagner le mouvement.

La cérémonie de clôture a mis en valeur le symbole de la graine. Chaque délégué national en a reçu une poignée en s'exprimant sur cette "semence de vie" qui lui était confiée par ses compagnes et compagnons du Rassemblement. Qu'allaient-elles et qu'allaient-ils en faire ? Je me suis rappelé ce poème palestinien : « *Brûle notre terre et brûle nos rêves (...) Détruis notre herbe et*

*notre sol, rase toute ferme et tout village que nos ancêtres avaient construits (...) Dénude les forêts et la terre (...) Fais tout cela et plus encore. Je ne crains pas ta tyrannie. Je ne désespère jamais car je garde une graine, une petite graine vivante que je conserverai et resémerai. »*

*« Rien ne peut détruire l'esprit des paysans ! »*

## **Colin Powell, ou le ras-le-bol de l'arrogance des EU (Mercredi 4 septembre)**

### *"Honte à ton gouvernement"*

Le Rassemblement s'est terminé samedi 31 août. Mais pas le Sommet. Nous sommes une quinzaine du Rassemblement à rester jusqu'au bout. Aujourd'hui, dernier jour du Sommet, – c'est l'heure des bilans – j'ai réussi à obtenir un laissez-passer pour entrer dans l'enceinte de Sandton, sanctuaire du Sommet des délégués officiels et autres chefs d'Etat. Tout au bout de l'immense salle, la table officielle et la tribune des orateurs. Juste devant, les fauteuils rouges des chefs d'Etat et de gouvernements. Un peu plus loin, les autres délégués officiels et tout au fond, sur les gradins et des chaises en plastic, nous

autres de la Société Civile. Des écrans géants nous permettent de pallier à la distance. Sur la longue liste des orateurs, je remarque Colin Powell, puis le délégué de l'Autorité Palestinienne. Intéressant ! En attendant, les orateurs – présidents, premiers ministres – se succèdent à la tribune. Beaucoup viennent du Sud et sont vivement applaudis quand ils disent leur insatisfaction devant la faiblesse et le conservatisme des accords obtenus.

Colin Powell arrive, en retard, ce qui permet aux caméras de le montrer en gros plan. Aussitôt, des policiers arrivent de partout et quadrillent la salle. Le Palestinien continue son discours, énumérant les dégâts humains, sociaux et économiques de la guerre, un désastre écologique ; comment parler de développement durable ? Il dit pourtant son espoir. Applaudissements nourris ! Vient le tour de Colin Powell. Après les formules d'usage, il parle de l'engagement des EU pour conserver la biodiversité. Une banderole surgit au fond de la salle, sifflets, les policiers confisquent la banderole, puis deux, puis trois ; les huées fusent "*mensonges !*". L'orateur doit s'interrompre. Quand il parvient à reprendre, c'est pour proclamer que son « *gouvernement prend des mesures pour faire face aux défis*

*de l'environnement* ». Or nous savons tous que les EU refusent de signer le protocole de Kyoto sur le réchauffement de la planète. De nouvelles banderoles se lèvent, slogans et huées reprennent "*honte à ton gouvernement*". Les policiers confisquent maintenant les appareils photos et expulsent les plus démonstratifs. L'un d'eux nous lance en passant "*sortons tous !*". Et comme si nous attendions ce signal, une majorité se lève et se bouscule à la porte de sortie, laissant Powell désarmé à sa tribune.

Cet incident en dit long sur la frustration et la colère de la société civile tant il apparaît évident que ce sommet a été sous l'influence des grandes sociétés transnationales et que les EU ont refusé la plupart des engagements proposés, et exigé de s'aligner sur les accords de l'OMC. Cette frustration est aussi le fait des pays du Sud. En témoigne un autre incident pendant la séance de remerciements de l'après-midi. Un autre délégué officiel Américain est à la tribune; il reconnaît les avancées (?) réalisées par le sommet en matière de développement durable (!) mais il précise que les EU se désolidarisent d'un certain nombre de clauses qu'il se met à énumérer... Et les huées s'élèvent de nouveau, mais cette fois du parterre des délé-

gués officiels eux-mêmes ! « *On dirait que les EU ne sont pas de notre planète* » commentera quelqu'un.

Pendant ce temps, les autres délégués du Rassemblement se sont joints aux centaines d'autres non-satisfaits des résultats du Sommet, rassemblés juste en dehors de l'enceinte pour manifester calmement en portant des auto-collants disant "*plus de sommets honteux*". Mais ils n'ont pas pu manifester, la police les ayant fermement poussés et dispersés.

## Conférence de presse à Dar es Salaam (Vendredi 6 septembre)

*Les paysans répondent aux questions des journalistes*

Les délégués Tanzaniens sont réunis dans la salle de Presse, à Dar es Salaam. Nous nous sommes tous retrouvés hier soir à l'aéroport. Marcelina et moi venant directement de Johannesburg où nous sommes restés jusqu'à la fin des travaux ; les autres ayant repris le car à Jo'burg pour aller prendre l'avion... à Lusaka, ajoutant quatre journées et 1 500 Kms de route

à leur périple. Hier soir après dîner et ce matin, nous avons organisé cette conférence de presse, préparé des communiqués de presse en anglais et swahili, fait des photocopies...

Marcelina et Mkavu, les deux porte-parole du groupe, expliquent maintenant à 35 journalistes pourquoi ils sont allés à Jo'burg, comment ils s'y sont préparés, ce qu'ils y ont fait et dit. Puis ils donnent la parole aux journalistes. Après chaque question, 3, 4, 5 mains paysannes se lèvent pour y répondre : chacun(e) a soif de prendre la parole, d'expliquer, de convaincre... et de redire inlassablement leurs messages :

« *Nous sommes fiers de notre culture paysanne* »,

« *Nous avons un rôle irremplaçable en Tanzanie et dans le monde* »,

« *Nous sommes allés en Afrique du Sud et revenus en Tanzanie pour parler d'une seule voix et faire entendre nos inquiétudes* »,

« *En tant que paysans, nous avons des réponses – nous montrerons le chemin.* »

Avant de se séparer, les délégués ont élu leur représentant au Forum des Paysans, Elias Kawéa, autre jeune paysan de la région de Dodoma. Il était arrivé à notre dernier atelier national préparatoire au Rassemblement en brandissant un arti-

cle en swahili intitulé « *ONU : la mondialisation favorise la pauvreté* » et en gros caractères : « *l'ONU demande à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international d'arrêter leurs politiques perverses de réformes économiques* » avec une grande photo de Koffi Annan. L'article disait entre autres que « *Prétendre que la mondialisation économique est une politique permettant de réduire la pauvreté est pur mensonge* » – « *Vouloir que les pays pauvres ouvrent davantage leur économie et leurs marchés ne les aidera pas à sortir de leur pauvreté* » – « *Le commerce international et ses relations avec les institutions monétaires est un facteur important de pauvreté* » – « *Le problème de la pauvreté est un problème politique* ». Et Elias de nous confier « *On dirait que Koffi Annan a participé à nos ateliers de préparation au Rassemblement !* ».

Elias assure maintenant sa responsabilité, aussi nouvelle qu'inattendue, en étroite collaboration avec MVIWATA, le réseau national des groupes paysans, dont il est membre sans faire partie du bureau national. Belle leçon de renouvellement des responsables. Et si un des résultats majeurs du Rassemblement était d'avoir fait pren-

dre conscience, renforcé une confiance en soi, d'avoir fait naître des capacités nouvelles et émerger de nouveaux leaders paysans.

Ce qui s'est passé dans les quelques mois qui ont suivi Johannesburg prouve que les délégués veulent continuer à "surfer" sur le dynamisme du Rassemblement. Chacun a sillonné ses villages et groupes paysans, ses associations et conseils pour parler de Jo'burg, inlassablement raconter et mobiliser. Le seul frein à leur enthousiasme, disent-ils, est le manque de moyens pour se déplacer plus loin. Beaucoup sont allés rencontrer députés, conseillers généraux et même préfets. MVIWATA vient d'organiser, avec PELUM, une rencontre nationale d'une centaine de représentants paysans pour comprendre un peu cette globalisation économique, réfléchir à ses conséquences et voir comment donner une suite à Jo'burg. Un programme de cinq ans se met en route pour prendre à bras le corps les questions de sécurité des semences, de souveraineté alimentaire, de politiques nationales, de commerce international... Les paysans africains célèbrent... mais ils ne font pas quand même que chanter et danser ! ■

# "J'enseigne comment devenir un peu plus humain !"

**Jacques est ingénieur de l'Institut Supérieur d'Agriculture de Lille.**

**par Jacques LECLERC**  
prêtre de la Mission de France

---

Souvent, en France, on m'a demandé ce qu'en fait j'enseignais en Chine. Je ne suis pas un scientifique de haut vol, je suis agronome généraliste et la compétence de bien des collègues chinois me dépasse de plusieurs têtes... alors, qu'est-ce que j'enseigne "en fait" ?

Souvent j'ai répondu : « *En fait, j'enseigne aux jeunes comment devenir un peu plus humain !* »

Mais, qu'est-ce que cela veut dire ?

### Le cadre

Je suis enseignant à l'université d'agriculture provinciale. Huit mille étudiants vivent et étudient sur le campus. Avec les enseignants et les autres catégories de personnels, nous sommes 15 000 à y vivre. L'université couvre tout le cursus, de la première année au doctorat. Toutes les sciences de la terre et du vivant, fondamentales et appliquées, y sont enseignées. Les phares de l'université sont d'une part, le labo de protection des plantes qui développe biotechnologies et génomique les plus avancées ; ce labo est maintenant référencé mondialement dans sa spécialité. D'autre part, les labos de génétique travaillant sur le riz, le thé, le poulet et le porc.

Les étudiants de premier cycle (Bachelor) sont originaires de la Province, c'est-à-dire qu'il y a des étudiants "catégorisés" selon le système chinois comme appartenant aux minorités nationales : tibétains mais aussi, tous les peuples dont les pays sont à cheval sur les frontières avec la Myanmar, le Laos, le Vietnam, la Thaïlande. Les étudiants de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles (Master et Ph D) viennent de toute la Chine.

La plupart du temps je suis le seul étranger vivant sur le campus. J'y ai enseigné de 93 à 95, et depuis 2001. Entre ces deux périodes, j'y ai fait plusieurs voyages et animé des échanges interuniversitaires avec Lille. Depuis deux ans, je donne aux étudiants en "Master" un cours sur le développement durable et un autre sur les politiques agricoles européennes, en outre je prépare une classe d'étudiants en horticulture, niveau "Bachelor", à partir en Hollande faire les deux dernières années du cycle. J'enseigne en deux langues : chinois et anglais.

### **Le premier niveau du "devenir humain" qui oriente mon enseignement se trouve dans la matière même des cours. Voici deux exemples.**

1. J'ai eu la liberté de choisir les thèmes. Faire un cours sur le développement durable, c'est ouvrir une porte nouvelle et pas n'importe quelle porte. La durabilité est d'abord une "transversale des savoirs". Elle appelle l'agronomie, l'économie, la sociologie, les sciences plus "dures" comme la génétique, la physiologie, etc... Les "transversa-

les” sont rares dans le système universitaire classique qui prévaut en Chine. La durabilité est aussi un savoir inachevé, très inachevé même ! Thématique récente, en débat permanent, politiquement sensible qui impose une attitude de veilleur. Il faut beaucoup naviguer sur la toile, s’asseoir aux sites de discussion, etc. Par sa nature inachevée et transversale, la durabilité ouvre sur un aménagement de l’intelligence et des savoirs qui privilégie l’interrogation sur l’affirmation, le détour par le savoir de l’autre sur la “tour-d’ivoirisme” du scientifique d’antan ou du scientifique chinois des années de la révolution culturelle...

2. L’approche du cours sur les politiques agricoles européennes va dans le même sens. C’est un cours de questions ! Ce n’est pas nécessaire que les jeunes Chinois apprennent par cœur les dates des traités européens. Tout au long du cours se lèvent des questions, des contradictions, des enjeux apparus dans l’histoire agricole européenne. Mon rôle est de faire passer les étudiants de ces questions européennes à leurs questions chinoises. Une question a beaucoup plus de chance d’être universelle qu’une réponse. Un exemple : après l’entrée de la Chine à l’OMC, la seule alternative

est-elle la mort de la petite agriculture familiale chinoise au profit d’une agriculture industrielle, sous prétexte de productivité ? L’étude de l’histoire des agricultures européennes, les plus antinomiques en particulier, comme l’anglaise et la française ou la danoise, renvoie les étudiants dans leurs filets chinois : quelles sont nos alternatives chinoises pour garder nos pères, mères, frères et sœurs au village sans qu’il y restent ou y deviennent mendiants ? Pourquoi vendre à bas prix des matières premières agricoles et laisser à d’autres le profit de la valeur ajoutée par la transformation, alors qu’il est possible de restituer cette valeur ajoutée aux agriculteurs, “reconvertibles” en producteurs - transformateurs ?

### **Le deuxième niveau du devenir humain concerne, pour dire bref, la relation humaine en jeu dans l’enseignement.**

3. Un proverbe arabe m’a marqué : « *Apprendre n’est pas une conquête, c’est une harmonie* ». Traduit en chinois, ce proverbe est souvent au fronton de mes cours. Un ami me l’a même calligraphié ! Le savoir n’entre pas de force. Le rôle du

par cœur et de la répétition est en question dans la pédagogie chinoise. Je suis étonné de la dichotomie entre la valeur d'harmonie recherchée dans une part de la culture chinoise, et la violence des combats qu'un étudiant chinois doit livrer à lui-même pour retenir sans apprendre, pour répéter sans comprendre. Ce souci se traduit dans mes cours, notamment par le "détour sémantique". Le vocabulaire scientifique des langues alphabétiques est en très grande majorité issu du grec et du latin. Une grande partie du vocabulaire anglais courant, par exemple, peut être comprise en expliquant sa genèse.

4. Une étude récente a montré que dans les toutes prochaines années, plus de 50 % des étudiants en doctorat aux Etats-Unis seront chinois ou d'origine chinoise, de même pour plus de la moitié des chercheurs américains. Nous sommes encore loin de mesurer la portée de ces chiffres sur la nature même de la recherche, de la démarche et de la communication scientifiques. Une partie de mon enseignement en Master consiste à mettre les étudiants en face de la différence culturelle. J'ai le rôle du scientifique étranger, renvoyant, par différence, les jeunes chinois à eux-mêmes ! Prise de

recul sur soi-même par le détour de l'autre. Quand on sait les très puissantes forces centripètes capables de bétonner, jusqu'à la gangrène parfois, le tissu national chinois dans son vis-à-vis avec l'étranger, quand on se souvient que l'étranger a aussi été en Chine un porteur d'opium et de mort, on mesure alors que le vis-à-vis d'un enseignant étranger, loin d'être naturel, demande un effort et une vraie décision d'accueil. Loin d'être unilatéral, ce courant d'air de l'étranger dans la maison chinoise parfois trop fermée, est en fait aujourd'hui et sera de plus en plus un lieu critique où se forge une part du demain de l'humanité. Entre la clôture culturelle chinoise et la non-culture de la mondialisation, il y a l'espace à tenir ouvert où chacun apporte sa contribution. Les universitaires et scientifiques chinois sont prompts à dire qu'ils souhaitent aller étudier à l'étranger pour apprendre le meilleur du savoir des autres. Je pose systématiquement la question inverse : quel est le meilleur du savoir chinois mis à la disposition du monde ?

5. Un paradoxe marque cette relation d'enseignement : j'ai appris des Chinois à raisonner et à regarder la réalité de façon non dualiste, non

réduite au dilemme. Or je ne cesse de m'opposer aux raisonnements et réactions des étudiants qui relèvent d'un comparatisme simpliste et réducteur. Il faut construire une pensée du "et" et remonter le courant du "ou". Il est nécessaire de porter le regard au-delà des dilemmes simplistes qui affaiblissent le système universitaire, tel celui qui sépare en les opposant généraliste et spécialiste. Il faut faire droit aux nécessaires spécialisations. Mais au terme du cours, du semestre, de l'année, du cycle... il faut encore faire la gerbe, celle d'une vie d'homme, de femme, de citoyen heureux, unifié, compétent et adapté aux environnements nouveaux. Un enseignant, une institution de formation, sont attendus au-devant d'eux par les exigences portées par les projets de vie des étudiants, par les marchés de l'emploi, par la demande sociale, par le pays, par l'avenir de la planète... Si la gerbe n'est pas l'objectif du semeur, à quoi cela lui sert-il de sortir pour semer ?

6. L'amour propre est un puissant moteur de la relation à l'autre, dans le monde entier, en particulier dans des psychologies jeunes, encore en train de se forger. Les occidentaux ont l'habi-

tude excessive d'enfermer les Chinois dans le souci maladif de la "face". Connaissant le vis-à-vis étudiant en Chine comme en France, je constate que les jeunes se ressemblent sur ce point ! Associée à l'obsession moderne du zéro défaut et de l'excellence, cette affaire d'amour propre me conduit à une relation pédagogique dans laquelle on se forme avec sa force et sa faiblesse. Je crois à l'exigence et au désir d'excellence, mais je crois qu'ils sont fallacieux s'ils sont suscités sans l'équilibre de l'échec possible, de la deuxième chance. Je ne peux exiger d'une terre qu'elle donne son meilleur blé que si je lui offre la patience de l'hiver, le temps de la terre nue et des craquelures du gel. Le créateur de vivant accepte que ce vivant soit le fruit de l'hésitation, du hasard et de l'imprécision, parfois de ratés. Il n'y a pas de vivant sans être relatif à quelque chose qui meurt. Le chemin d'humanisation sur lequel je tente d'accompagner les étudiants est celui sur lequel on apprend à faire en soi la part de la force et celle de la faiblesse.

Dans la matière même des cours, comme dans la relation d'enseignement, accompagner les

étudiants dans leur devenir humain, cela peut se résumer à la résultante de deux dimensions : horizontalité et verticalité.

L'horizontalité, c'est avoir un horizon, savoir regarder loin, au-delà de soi-même, de sa spécialité, de sa "grande muraille", jusqu'à l'autre, celui du dehors. C'est aussi rassembler, comme sur une toile ; sortir de sa solitude ou de la rivalité jalouse pour lier les fils de la connaissance, des réseaux de savoirs. C'est être capable de reconnaître l'homme, la femme, au-delà des grandes façades des hiérarchies professionnelles et sociales...

Mais que serait l'horizontalité sans la verticalité ? Nous sommes capables de tendre la toile,

le "web". Il reste à s'occuper du fond, de la profondeur, sous la surface, qui ne se voit pas sur nos écrans de plus en plus plats et ne se dit pas dans l'immédiateté électronique de nos "mails". La surface ne suffit pas. L'homme est être de communication, c'est l'horizontalité. Il est aussi être de rencontre. La rencontre contient la communication mais ne s'épuise pas en elle. Il est possible de communiquer sur la surface de la toile, sans risquer la rencontre !

"En fait" j'enseigne aux étudiants à rencontrer d'autres questions, d'autres savoirs, d'autres réponses ; à rencontrer l'autre étranger qui les porte ; à se rencontrer soi-même sur ce chemin d'un devenir humain. ■



# L'homme et la terre

**Georges est membre d'une  
Equipe de Mission dans  
la Vallée du Serein (Yonne).  
Il est représentant de  
la Communauté Mission de  
France au CER (Carrefour  
de l'Eglise en Rural).**

**par Georges HEUDE**  
prêtre de la Mission de France

---

Très fréquemment les grands médias nationaux : télé, radio, journaux... relancent le rêve de campagne des Français, aujourd'hui urbanisés. Cette nostalgie d'une France terrienne : agricole et villageoise, permet d'occulter le grand bouleversement qu'a connu l'espace rural au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Elle masque aussi le drame d'une paysannerie dépossédée de sa gestion du vivant, et tributaire de l'artificialité d'une production programmée par l'agro-industrie d'amont et d'aval sous le contrôle de la grande distribution.

En effet, tous les recensements officiels comme les études sociologiques rejoignent sans difficulté les constats les plus simples du bon sens



commun. Au cours du siècle dernier, on a assisté au renversement de la proportion des populations rurales et urbaines. Aujourd'hui, près de 85 % de la population française est urbaine. Alors qu'au début du vingtième siècle, les ruraux comptaient pour 80 % de la population totale ; et parmi eux les paysans demeuraient fortement majoritaires, tandis que les autres emplois ruraux relevaient pour une grande part des activités générées par la paysannerie. Aujourd'hui, en 2003, les actifs agricoles approchent difficilement des 5 % de la population active nationale, à l'exception peut-être de quelques régions viticoles ou de celles de la production horticole et maraîchère. Alors peut-on parler encore d'une ruralité porteuse d'une culture paysanne ?

Lorsque l'institut national de la statistique (INSEE\*) caractérise la répartition des populations rurales et urbaines sur le territoire, il distingue les espaces à dominante urbaine, soit 30 % de la superficie où réside 80 % de la population. L'espace à dominante rurale recouvre 70 % du territoire national avec un tout petit cinquième de la population. Cette distinction spatiale demeure

cependant arbitraire car elle ne rend pas compte de l'extrême mobilité des populations qui se déplacent quotidiennement vers les pôles urbains ou leur périphérie. Ces migrations alternantes pour le travail, les études ou les besoins de la consommation se dirigent vers les concentrations urbaines et périurbaines. Ainsi dans l'ensemble de la France plus de six travailleurs sur dix quittent leur commune résidentielle pour aller travailler tous les jours, et ils font en moyenne 20 kilomètres par jour. Mais dans une mentalité urbaine, cette mobilité quotidienne se calcule et s'apprécie davantage en temps horaire qu'en kilomètres parcourus.

Il convient encore de tenir compte du flux permanent des migrations résidentielles. Les centres villes perdent toujours plus de population au bénéfice des communes périphériques où se polarisent des zones d'activités industrielles, artisanales et commerciales. Le regroupement des grandes surfaces et de leurs allées commerciales en est l'illustration. Et, par ailleurs, des pôles ruraux s'enrichissent fortement grâce à l'arrivée de nouvelles catégories socioprofessionnelles constituées de cadres et de professions intermédiaires, parce que

---

\* Recensement général de la population année 1999.



des familles urbaines souhaitent “habiter la campagne”. Peu de régions en France échappent à cette transformation et à ce bouleversement de l'espace rural. Que reste-t-il alors d'une culture paysanne dans cette recomposition du paysage de l'habitat et de l'urbanisme ?

Devant la rapidité de la transformation des modes de vie, chacun cherche des repères solides pour ne pas dériver à l'aveuglette. Dans cette recherche de stabilité, la tentation demeure toujours de projeter son regard sur le passé. Ainsi on retrouve une certaine joie à rencontrer tel ancien qui a conservé intact son mode de vie “à l'heure ancienne”, c'est-à-dire au rythme du soleil et des saisons. Hier, la culture paysanne régissait les rapports des familles avec la terre, c'était une alliance patrimoniale. Ce patrimoine issu du travail familial était respecté et relevait de l'affectif. Se défaire d'une partie du terroir familial était une déchirure. On se souvient des conflits liés au remembrement ; la terre était comme une épouse qu'il fallait respecter, nourrir, laisser reposer ; chaque versant, la moindre parcelle avait son caractère. Les observations des anciens étaient la richesse des jeunes générations. Cela demandait un effort constant pour ne pas laisser la nature prendre le

dessus. Car il fallait rester le maître dans un échange respectueux avec sa terre. C'est alors que le fruit en était la récompense.

Ces aspects de la sagesse paysanne ont été balayés par l'introduction de techniques qui ont établi une distance entre l'homme et sa terre. Mécanisation, motorisation, sélections multiples ont apporté une première révolution. Puis sont intervenues des normes industrielles de productivité, rationalité et rentabilité ; elles ont modifié les rapports de l'homme à la terre. D'une approche empirique et raisonnée pour en recueillir les fruits, il est passé à une logique de profit guidée par les fluctuations du marché. Peu à peu le paysan a perdu la maîtrise de son travail, il est soumis aux injonctions des banques, des laboratoires de recherche, des firmes de l'industrie agro-alimentaire et des groupes de la grande distribution. C'est avec regret, et plus souvent avec un sentiment de révolte, que beaucoup d'agriculteurs se retrouvent aujourd'hui pris dans l'étau d'une dépendance qui les étouffe.

Néanmoins cette sagesse paysanne continue d'habiter les souvenirs et les rêves. Il nous suffit de repenser à ce qu'on peut lire dans les colonnes des quotidiens régionaux ou locaux, et plus spéciale-



ment pendant le temps des vacances. Les fêtes des battages ou des moissons rassemblent une population en quête de repères puisés dans un passé encore récent et d'une certaine manière désireuse de retrouver le chaînon de la continuité. Les musées de l'outillage, des traditions populaires ou simplement des expositions temporaires égayent la vie estivale de beaucoup de nos bourgs et villages ruraux. Un château médiéval se reconstruit à l'ancienne, avec les techniques médiévales, c'est un succès de fréquentation assuré. Le petit patrimoine réapparaît en dessous des orties. Les anciens chemins sont débroussaillés et accueillent "botanistes, entomologistes, géologues..." amateurs ou passionnés. On s'intéresse à la nature, elle retrouve sa place dans les représentations sociales de nos contemporains. Et que dire de toutes ces éditions des "auteurs paysans" faisant revivre un temps révolu. Films, publicités, contes populaires et chants du terroir, tous les moyens d'expression contribuent à la recherche d'une voie de réhabilitation de la nature. L'expression politique elle-même s'en est emparée, car il y va de l'avenir de notre planète.

Toutes ces approches sont certes dynamiques, mais souvent chaotiques, peu coordonnées

et assez conservatrices. Elles sont souvent impulsées par les nouveaux habitants de l'espace rural. Les agriculteurs, empiétrés dans leur révolution technique, commerciale et financière, ont du mal à partager cette revendication qui leur semble imposée de la ville ; sans compter qu'elle vient bousculer quelque peu leurs habitudes. C'est pourtant sans doute un enjeu essentiel pour l'avenir de l'humanité, sous au moins deux aspects : la protection de notre planète – son air, son eau, ses forêts, sa terre – afin de la transmettre aux générations futures ; et la réconciliation de l'homme avec son environnement pour qu'il s'intègre et s'épanouisse dans un ensemble harmonieux et cohérent.

Des lieux de réflexion et d'expérimentation émergent un peu partout sur le territoire français. L'utopie des néo-ruraux née après mai 1968 manquait de pensée constructive. Ces "rêveurs" souvent très sociaux ont eu peu d'influence sur le milieu rural de leur époque. Mais depuis le dernier quart du vingtième siècle de nouveaux courants de pensée se structurent, s'expriment, et réinventent de nouveaux liens sociaux dans l'espace rural. Ce sont des mouvements de résistance à la pensée dominante. Ils sont porteurs de projets,



où l'économie devient seconde parce qu'elle est soumise à la priorité d'un vouloir vivre ensemble. Ainsi, ils mettent en place de nouveaux modes de commercialisation en créant des circuits courts, de véritables niches économiques pour établir une solidarité durable entre producteurs et consommateurs. La Confédération Paysanne en est une expression publique, connue, cherchant à libérer les travailleurs paysans de cette domination bancaire et industrielle. De leur côté, certains groupements de "producteurs bio" réfléchissent et modifient leurs façons culturelles pour tenir compte de la complexité des cycles de la matière vivante des sols et de la dynamique de son énergie. D'autres associations basées sur le troc ou l'échange de savoir faire tentent elles aussi de sortir d'une économie de marché et de se libérer des règles de la logique du profit maximum. On retrouve cette même tendance chez certains gestionnaires de la

forêt ; ils tentent de repenser le rôle de l'espace forestier dans les besoins primaires de nos territoires et de leur population.

Peu à peu s'établissent des convergences entre toutes ces initiatives qui émergent des territoires. Des rencontres, des forums, suscitent échanges et critiques, ils ont de plus en plus une dimension internationale. La culture paysanne du début du vingtième siècle a été balayée par la rationalité technique de la seconde moitié du siècle. Sommes-nous en train de réinventer de nouveaux rapports avec la nature en mettant cette rationalité au service du vivant ? L'homme n'étant plus le maître absolu qui forge à sa guise son environnement, mais le gérant d'un bien qui lui est confié. Immergés dans cette nature, nous ne pourrions assurer notre avenir qu'en la respectant car elle n'en finit pas de nous étonner par ses capacités encore insoupçonnées. ■

# Hommage à l'Éternelle

**Antoine est docteur en Science ;  
il travaille comme ingénieur de  
recherches au CHU (Centre  
Hospitalier Universitaire)  
La Timone, à Marseille.  
Il est membre de l'Équipe de  
Mission de Marseille.**

**par Antoine CARLIOZ**  
prêtre de la Mission de France

---

Dans la voiture, les idées me tournent dans la tête. La journée au laboratoire a été chargée. On me demande de mettre au point des diagnostics génétiques. Il s'agit de détecter la présence de bactéries sur des biopsies. Et non seulement il faut détecter ces bactéries mais les identifier : est-ce un staphylocoque, une légionelle, un colibacille ?

Je tourne la clef dans la serrure et rentre chez moi. Fidèle à son habitude, Arnaud me salue en Kiswahili :

— Karibou !

Je suis sensé répondre :

— Assanté !

- As-tu bien chassé la bactérie ?
- ... Comment répondre ?
- Raconte ce que tu fais dans ton labo...

Je voudrais raconter que mes bactéries, je ne les ai jamais vues.

Je voudrais montrer que la vie est forte, puissante, résistante.

Je voudrais dire mon émerveillement de scientifique, ébloui de contemplation.

## La vision empêchée

Dans mon labo, nous n'utilisons jamais de microscope. Nous ne regardons jamais les bactéries. Comment comprendre que l'on puisse étudier des bactéries que l'on ne voit jamais ?

La vision est un mode de connaissance, mais pas le seul. Dans mon travail, nous n'avons jamais recours à l'observation oculaire. Nous avons recours à la biologie moléculaire ; c'est une technique récente, utilisée en bactériologie, en virologie, en génétique, en criminologie, etc.

La biologie moléculaire, c'est notre mode gnostique<sup>1</sup>.

On pourrait chercher une comparaison dans l'économie. On ne peut pas "voir" l'économie d'un pays ; on utilise d'autres indicateurs : les variations du produit intérieur brut, le taux des prêts bancaires, le nombre de demandeurs d'emplois, d'embauches, de licenciements, les cotations en bourse, les parts de marché à l'étranger, etc. Voilà un mode de connaissance qui n'est pas visuel.

Une autre comparaison : celle d'une usine de production de films photographiques, sensibles à la lumière, donc fabriqués dans l'obscurité. L'usine possède des capteurs de toutes sortes, capables de sentir comment se déroulent les étapes de production. Tous ces capteurs sont reliés à un centre de contrôle qui fait converger les renseignements et permet à l'opérateur de vérifier si tout se déroule correctement. On peut si nécessaire augmenter la pression en fermant une électrovanne, ou ralentir le rythme d'une chaîne... Voilà un autre exemple où la vision n'est pas nécessaire, elle est même empêchée.

1. Gnosis, en grec : connaissance, science, savoir.

En génétique aussi, la vision est empêchée. On se trouve au niveau de l'infiniment petit : au-delà de ce dont les microscopes peuvent donner une image. On ne peut donc pas avoir d'image.

Faut-il le regretter ? L'image nous aurait-elle donné la meilleure connaissance expérimentale ? L'image est-elle la perfection de la représentation ?

Nous, humains, sommes habitués à faire confiance à ce que nous voyons, parce que 70 % des informations qui parviennent à notre cerveau nous sont apportées par la vision.

Et c'est devenu un principe d'acquisition de la connaissance : "Je ne crois que ce que je vois." Cependant nous savons aussi que ce que nous voyons peut être incomplet ou trompeur. C'est d'autant plus vrai depuis que l'on maîtrise parfaitement la manipulation de l'image.

Donc nous n'avons pas recours à l'observation oculaire, nous avons la vision empêchée. Et cependant, un aveugle ne pourrait pas faire notre travail : la vue nous est nécessaire à tout instant. Les ordinateurs collectent les résultats, et nous passons nos journées devant des écrans. Ce qu'observent nos yeux, ce sont les traceurs, les sondes

de révélation, les colorations de détection; et il faut une bonne vue, car parfois le tracé d'une courbe peut révéler un détail significatif. Gare à celui qui jettera un coup d'œil à la dégoûtée, il risque de passer à côté des détails qui font toute la différence...

La vision est empêchée, mais la vue est indispensable.

## Le véhicule du patrimoine génétique

En génétique, nous ne craignons pas de nous fier à une autre source de connaissance que la vision : c'est l'information génétique, portée par les chromosomes. Nous tentons donc de lire le chromosome.

Pourquoi "lire" ? Parce que le chromosome est comme une bande magnétique : il y a un sens de lecture, et l'information est codée selon un alphabet de seulement quatre bases (A, C, G et T). Un peu comme les codes barre dans le commerce : c'est leur succession qui fait le message.

TTGTTAACACCCCGT. Voilà par exemple une séquence génétique de 16 bases. Voyons combien de séquences différentes il existe pour une

telle longueur ? En première position, il y a quatre possibilités : A ou C ou G ou T. Idem en deuxième position. Idem en troisième, etc. Pour les trois premières positions, c'est donc 4 fois 4 fois 4. D'accord ? C'est-à-dire 64. Pour une longueur 16, c'est 4 à la puissance 16. Ça fait plus de quatre milliards.

Donc la nature sait écrire plus de quatre milliards de messages différents rien qu'en utilisant 4 bases à placer sur une séquence de 16. C'est merveilleux, non ? Si je vous dis maintenant que le patrimoine génétique d'une bactérie tient dans un million de bases, est-ce que ça vous donne envie de faire le calcul ? C'est 4 à la puissance un million...

Arnaud me dit que ce passage est un peu difficile. Allez, relisez-le, c'est de ce bois-là que vous êtes tous faits !

C'est donc sur ce principe en base quatre (A, C, G, T) que la TOTALITÉ des patrimoines génétiques de l'ensemble des organismes vivants sur la terre (animaux, plantes, microorganismes) est portée, conservée et transmise. Avec double copie, puisque les chromosomes sont constitués de deux brins complémentaires. L'un permet de corriger les erreurs ou les dommages sur l'autre.

Et toute la nature est ainsi faite, elle est remplie d'une stupéfiante complexité. Précise, efficace, la vie est d'une puissance extraordinaire. Plus forte que la mort. On a dit ça aussi de l'amour : plus fort que la mort. Je pense pour ma part que ces deux réalités de vie et d'amour sont de la même essence.

Or si chacun a accès à la beauté des arbres, fleurs, insectes, animaux, la nature a d'autres beautés cachées, de nature moléculaire, protéique, génétique, nucléaire ! Et les biologistes sont souvent très sensibles à la beauté de ce qu'ils étudient. C'est une esthétique, non pas visuelle, mais expérimentale. Ils ont du mal à en parler, à décrire cette beauté, car elle ne se laisse voir que sous le prisme des mécanismes du vivant. Il faut donc un peu de connaissance pour comprendre ces mécanismes et percevoir la diversité, le génie du vivant.

## Biologie et Contemplation

J'ai passé mes études de biologie dans le bonheur et la contemplation : je contempiais la nature, sa perfection, son génie, sa précision, sa diversité, sa beauté. Chaque cours était un nouveau voyage

dans l'époustouflante nature. Cette contemplation n'est pas de nature visuelle mais intellectuelle : c'est l'intelligence qui découvre la complexité des mécanismes de la vie, et qui s'en émerveille.

Les émissions naturalistes à la télé nous font découvrir la diversité des plantes et des animaux, l'inventivité de la vie pour coloniser des milieux inhospitaliers, la lutte pour la survie, à travers des processus de défenses, de menaces. Je pense au mimétisme de certains papillons, qui deviennent invisibles lorsqu'ils se posent sur le tronc d'un arbre ; à l'hermaphrodisme des escargots, aux couleurs vives de certaines grenouilles, qui signalent aux prédateurs éventuels que leur peau est mortellement toxique ! Je pense aux mécanismes de fécondation que les fleurs ont développés, utilisant les abeilles comme transporteurs et pollinisateurs ! Lorsque je tombe sur l'une de ces émissions, je ne peux plus m'en détacher. C'est si beau !

Mais à l'université, je découvrais d'autres merveilles de la nature : de celles que l'on ne peut pas montrer par des images ; la formation du papillon à l'intérieur de la chrysalide, la réorganisation des organes, qui font passer de la chenille au papillon, la composition du filament baveux qui formera le fil soyeux duquel il tissera son cocon ;

comment un fil aussi fin peut-il réunir tant de qualités : il est résistant, souple, long, collant... On sait qu'il est de composition protéique. Pourrait-on le produire pour l'utiliser nous aussi ?

J'ai découvert durant mes études la précision des mécanismes de fabrication des composants de la vie : lipides, protéines, complexes multienzymatiques... Saviez-vous que c'est splendide ? Vous a-t-on dit que cette machinerie est rapide et sûre ? On y trouve de nombreux niveaux de "contrôle qualité", on y trouve des régulations pour que ça aille plus ou moins vite. On y trouve des parasites : les virus, qui viennent détourner à leur profit l'ensemble de la machinerie cellulaire ; celle-ci ne fabrique plus alors que des composants viraux.

Et les membranes ? Vous a-t-on raconté de quoi les membranes des cellules sont formées ? De lipides principalement. Les membranes contrôlent l'entrée et la sortie de tous les échanges entre la cellulè et son milieu extérieur. Par endroits, de gros tuyaux contrôlent l'importation de molécules spéciales, comme les vitamines. Ces gros tuyaux fonctionnent comme des pores : on les appelle les porines. On ne les a jamais vu fonctionner, mais on sait, mieux que selon la vue, comment ça mar-

che. On sait comment la vitamine se présente à l'entrée, comment elle est identifiée par son adaptation parfaite à la zone de reconnaissance ; on sait comment elle est rejetée ou intégrée, attirée vers l'intérieur, puis larguée à l'intérieur de la cellule où d'autres molécules la prendront en charge.

Vous parlerai-je encore des récepteurs, qui à la surface des cellules guettent l'apparition de leur molécule-signal ? Lorsque celle-ci vient se poser sur son récepteur, le récepteur se contorsionne<sup>2</sup> : cette contorsion est perçue par la cellule comme un message. Par exemple : "transmettez un influx nerveux de niveau 2", ou encore "sucre disponible dans les environs". La cellule déclenche alors des réactions adaptées.

Son génie, sa perfection physicochimique, biochimique, génétique, sa précision, la diversité de ses ressources, son inventivité... le génie de la vie est source de contemplation. Le génie de la vie inspire le respect et interdit qu'on veuille se l'approprier.

La vie est à aimer et à recevoir. Elle est belle...

2. On parle de changement de conformation.

## L'autre face cachée de la vie

Il existe une autre face cachée de la nature. Pour quelle raison est-elle cachée ? Non qu'elle soit impossible à voir, non, c'est plus trivial : c'est une face de la vie qui n'est pas photogénique. C'est la vie bactérienne.

Les chaînes de télévision auraient bien du mal à faire un sujet sur ces petits bâtonnets presque immobiles. Une fois que vous les avez montrés se développant sur de la viande avariée ou en train de fabriquer un antibiotique dans une usine pharmaceutique, vous êtes rapidement à court d'idées, et l'audimat s'effondre... et pourtant !

Et pourtant la vie bactérienne est la forme de vie dominante sur la terre. C'est la forme de vie la plus variée. Elle habite certaines niches écologiques extrêmes, qu'aucune autre forme de vie n'est capable de coloniser. C'est la seule forme de vie qui n'est pas dépendante de l'énergie solaire. C'est probablement la seule forme de vie qui résisterait à une catastrophe nucléaire ou planétaire, puisque l'on trouve des bactéries profondément

enfouies : dans la croûte terrestre, les nappes pétrolières, les fonds marins, etc.

J'ai gardé un article de Philippe Deterre<sup>3</sup>, présentant le livre de Stephen Jay Gould : *L'Eventail du Vivant - Le mythe du progrès*.

« L'ensemble du livre de S.J.Gould fourmille d'exemples et de démonstrations croustillantes. La partie la plus neuve est la dernière, celle qui concerne l'exemple des bactéries (chapitre 14). Elle prend en compte les dernières découvertes en ce domaine, en particulier celles qui concernent les bactéries qui vivent près des sources chaudes et acides des fosses sous-marines.

« Récapitulons :

- L'arbre généalogique<sup>4</sup> de la vie comprend trois troncs. Deux ne concernent que les bactéries, qui sont donc considérablement plus variées que tout le reste du vivant : il y a plus de distance généalogique entre certaines espèces bactériennes qu'entre la levure et l'Homme !

- On pensait jusqu'ici que la vie était dépendante de la lumière du soleil. C'est faux : beaucoup d'espèces bactériennes vivent sans jamais "voir" le soleil.
- Les estimations actuelles montrent que les bactéries représentent la biomasse la plus importante sur terre, plus importante encore que les végétaux et les arbres.

« Nous vivons aujourd'hui dans l'âge des bactéries. Notre planète a toujours été dans l'âge des bactéries (...) Les bactéries sont et ont toujours été la forme de vie dominante sur Terre. »

Dire que c'est la forme de vie dominante, c'est choisir certains critères pour appuyer cette affirmation. Ces critères sont comme on l'a dit, la biomasse, la capacité à se développer sur des milieux inhospitaliers, la résistance aux risques majeurs, mais aussi la rapidité de multiplication, la diversité des sources d'énergie.

Cela ne signifie pas que ce soit une forme de vie "supérieure" : les humains aiment à garder

3. A propos de "l'Eventail du Vivant - Le mythe du progrès", un livre de Stephen Jay Gould, Collection Science Ouverte. Seuil, 1997. Philippe Deterre, *LETTRE AUX COMMUNAUTÉS*, octobre 98

4. On parlera plus précisément d'arbre évolutif ou d'arbre phylogénétique.

pour eux-mêmes ce terme. Ils choisissent l'intelligence pour critère de supériorité. Je souscris à ce jugement, je le justifie par la maîtrise de l'Homme sur terre, et par la créativité sans égale que la vie humaine a apportée. Cependant le jugement de l'Homme sur lui-même va plus loin.

L'Homme se considère volontiers comme le but ultime que voulaient atteindre la création et l'évolution. Oh ! le gros péché d'orgueil ! Il y a de l'anthropocentrisme dans cette conception. Ce gros péché redouble en se donnant des justifications religieuses : Dieu le voulait ainsi.

Que Dieu nous ait voulus, je le crois aussi. Qu'il ne veuille que nous, c'est à voir...

## Et l'Homme dans tout ça ?

La vie est apparue sur terre d'abord sous la forme de cellules isolées : ce que sont les bactéries. C'est d'elles que vient toute vie. D'elles que nous venons. Un chemin inattendu, improbable, a conduit de la bactérie à l'Homme. Il n'est pas dit que ce soit là le point final de l'évolution. Sommes-nous au début ? à la fin de l'évolution ?

Croyons-nous que l'humanité soit le point final de l'évolution ? Excluons-nous que l'évolution puisse conduire ailleurs ? Puisque nous confessons Dieu fait Homme ; puisque nous confessons qu'en Christ se réalise l'accomplissement de tout l'amour de Dieu, puisque nous reconnaissons en lui l'Alpha et l'Oméga, l'origine et l'accomplissement de la création, quelles en sont les conséquences du point de vue de notre compréhension de l'évolution ?

Le Christ est mon berger, mon maître ; il est pour moi la joie et la miséricorde de Dieu, il est pour moi l'envoyé, le visage humain de Dieu. Pourtant, je ne peux pas me prononcer de façon définitive sur l'avenir de la création. Je ne peux pas dire : "l'Homme est la finalité de l'évolution".

Je confesse que Dieu a fait l'Homme à son image... « *Homme et Femme il les créa, à la ressemblance de Dieu il les créa* ». Mais quelle est la nature de cette ressemblance : sur quoi porte-t-elle ? Dès l'âge de quatorze ans, j'avais compris que la vie valait d'être vécue à hauteur de l'amour : j'avais perçu que l'amour est la nature de l'Homme. L'Homme est un être tissé de vie, tissé de nature vivante plutôt que de nature gazeuse, ou minérale, ou vibratoire : il existe en effet des réali-

tés physiques qui sont d'une autre nature que de nature vivante. Entre l'homme et Dieu, je ne crois pas que la ressemblance soit morphologique. Pour moi, l'Homme ressemble à Dieu en ce qu'il est un être de désir, tissé dans l'amour.

L'homme est une réussite. Il le sait bien. Il se découvre aimé de Dieu, désiré, attendu.

*C'est toi qui as créé mes reins,  
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.  
Je reconnais devant toi la merveille,  
l'être étonnant que je suis.*<sup>5</sup>

Aimé, oui. Fragile aussi. Il peut disparaître comme une herbe sèche.

*L'homme, ses jours sont comme l'herbe,  
comme la fleur des champs il fleurit,  
dès que souffle le vent il n'est plus,  
même la place où il était l'ignore.*<sup>6</sup>

Pour ma part, comme bien des croyants, je me suis découvert aimé de Dieu. Et cet amour n'a pas besoin d'être exclusif pour être précieux, vital. Je n'ai pas besoin d'être le rêve ultime de Dieu pour trouver en sa compagnie mes délices.

5. Psaume 138.

6. Psaume 103.

## Le nombre et la mutation

A l'heure où se répand la marée noire vomie par le catastrophique naufrage du pétrolier Prestige, nous craignons pour la faune maritime, pour la vie même de toute une région.

Pourtant la vie est résistante, souvenez-vous. L'Amoco Cadiz, il y a vingt-cinq ans, échoué sur les côtes bretonnes, y avait déversé sa marée noire et semé la désolation et la révolte. Dix ans après, les spécialistes étaient stupéfaits : on croyait la vie massacrée pour cinquante ans, on croyait la faune disparue, anéantie, on croyait empoisonnés les oiseaux, les poissons, les crustacés, les algues... mais rapidement la vie est revenue, différente, pas comme avant, mais forte, oui forte, verdoyante, grouillante.

- Comment la vie réussit-elle à se frayer toujours un chemin à travers les catastrophes et les changements de milieu ?
- C'est à travers... le NOMBRE et la MUTATION.

Le NOMBRE permet la survie : qu'une catastrophe détruit une espèce à 99,999 pour cent par exemple, et pourtant sur une colonie bactérienne grosse comme un tête d'épingle, il en restera 0,001 % c'est-à-dire mille ! Or sachant qu'une seule cellule suffit pour que l'espèce reparte, vous pensez bien que mille...

La MUTATION permet l'adaptation. Sur le grand nombre, il y a toujours quelques originaux. Ce sont des "anormaux". Ce sont eux, les anormaux, qui vont sauver le genre. Car parmi ces anormaux, ces mutants, il y en a peut-être qui portent une mutation qui deviendra, après le changement d'environnement, un avantage. Un avantage sélectif. Cette mutation n'apportait rien jusque là. Soudain, elle rend la bactérie capable de survivre, parce que les conditions de vie ont changé.

Pourquoi, quelle était cette mutation ? A-t-elle rendu la cellule résistante à un gaz ? Capable de se développer dans un milieu salin ? Capable de parasiter un hôte ? Capable d'"hiberner" dans une coque protectrice, pour attendre des conditions favorables ?

Bel hommage à ceux que l'on qualifiait d'anormaux !

## Hommage à l'Eternelle

Le nombre et la mutation !! Beaucoup mourront. Mais la vie trouvera son chemin autrement. Ce ne sera plus pareil, mais il y aura encore la vie.

Beaucoup d'entre nous redoutent les changements. Les choses ne sont plus comme avant. C'est vrai. D'autres viennent après nous, ils feront différemment. Pour nous, hâtons-nous de trouver notre joie dans tout ce que nous aimons. Et soyons certains que nos façons de faire ne seront pas reconduites.

Qu'avons-nous transmis ? Nous avons transmis la vie, c'est magnifique. La vie est passée en nous, à travers nous. Elle est forte la vie. Nous sommes ses instruments, ses serviteurs, ses contemplateurs.

Quelqu'un veut-il résister à cela ? Comment résister à la force de la vie ?

Se donner la mort ?

Semer la mort ?

Mais non : le nombre et la mutation sont là, gardant l'accès de l'Arbre de la Vie, comme les flammes des deux épées tournoyantes.

*Vous pouvez détruire tout ce que vous voudrez, elle n'a qu'à ouvrir l'espace de ses bras pour tout reconstruire...<sup>7</sup>*

Certains ont voulu détruire le nombre. Ils ont voulu détruire tous les juifs ? Ils ont échoué. Israël est là.

Qui voudrait maintenant détruire la mutation ? Intérieurement je ris : personne ne détruira la vie. C'est elle qui est l'Eternelle.

Que dis-je ? « C'est elle qui est l'Eternelle. » La Vie est elle divine ? J'observe ses attributs : la vie est résistante, forte – plus que la mort. Elle est puissante, elle est créative. Là où il n'y avait que chaos et désolation, elle a fait naître la verdure, les arbres, les herbes et les fleurs, les buissons et les mousses ; elle a fait se multiplier un grouillement

de bêtes, petites et grandes, dans les eaux, sur terre et dans le ciel, chacune selon son espèce. Partout la vie s'accroche, poussant sur les murailles, perçant le bitume, poussant là où il n'y a pas d'eau, poussant même sur la mort.

Je contemple avec étonnement, et je me demande s'il n'y a pas commune nature – s'il n'y a pas consubstantialité entre Dieu et la vie ? Entre Dieu et l'amour<sup>8</sup> ? Entre désir et force de vie ?

Oui, il me semble parfois que Dieu est Amour, Désir et Vie.

Ce sont les trois réalités supérieures. Ce sont les trois théophanies, les manifestations de Dieu. Elles se fécondent mutuellement, s'engendrent mutuellement, elles sont communion et créativité.

Regardez-les, elles baignent nos existences, elles les bénissent. Le désir, l'amour, la vie. ■

---

7. Francis Cabrel.

8. Saint Jean écrit : « Dieu est amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. [...] Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. » Première lettre de St Jean, chapitre 4, versets 16 et 8.

# La vie : don et chemin

par **Brigitte LORRAIN**

---

**Infirmière à Brest,  
Brigitte est membre  
d'une Equipe de  
partenaires de  
la Communauté Mission  
de France en Bretagne.**

L'enfant, symbole de vie et de futur est au cœur de mon quotidien professionnel.

C'est dans un service de maternité que j'ai fait mes premiers pas de soignante. Etre là pour accueillir cette vie si fragile, porteuse d'avenir, est quelque chose d'extraordinaire, qui nous dépasse quelque peu...

Dès sa conception, ce petit être est une "personne" et cela interfère sur notre manière de nous comporter comme soignant.

*« Parce qu'il est un être humain à part entière, un monde en devenir, une liberté en croissance, une personne, et donc qu'il est sacré, l'enfant doit être respecté. » D. Sonet*

### La Vie : don fragile et menacé

Nous avons à être solidaires de l'humanité que nous édifions ensemble. Notre maîtrise sur les processus de la vie et de la mort accroît notre responsabilité à l'égard du devenir humain.

Durant ces trente années, j'ai été témoin mais aussi fascinée par l'ampleur des évolutions de la science et de la technique et je ne peux que me réjouir de ces progrès. Pourtant certaines fois, face à la révolution qui s'opère, je me sens prise de vertige, partagée entre l'enthousiasme et la crainte... Jusqu'où irons-nous sans porter atteinte à l'homme ?

Placés sans cesse dans des situations nouvelles, nous avons devoir et obligation de discerner les repères éthiques et évangeliques qui peuvent nous guider sur un chemin de vie.

Mon itinéraire qui m'a conduit successivement en service de néonatalogie, puis en réanimation néonatale et pédiatrique pour poursuivre aujourd'hui dans un service d'enfants de 15 mois à 15 ans (toutes pathologies confondues, y compris les maladies chroniques et la partie cancérologie) a éveillé en moi un certain nombre d'interrogations, de questionnements face à l'homme, son devenir...

Il y a trente ans lorsque l'on sauvait un enfant né au terme de 30 semaines, c'était une prouesse, aujourd'hui il n'est pas rare d'accueillir des enfants nés au terme de 25/26 semaines de grossesse, pesant aux alentours de 500 gr, mais à quel prix...

Pour avoir accompagné durant des années ces couples, ces parents d'enfants très prématurés, je connais le poids de la souffrance, de l'inquiétude qui a habité leurs journées et leurs nuits.

Durant des semaines, voire des mois, c'est un rude parcours qui s'est imposé à eux, traversé par le doute et la crainte, le découragement et l'espoir, la culpabilité pour ne pas avoir pu mener leur grossesse à terme, la frustration et la déception devant l'arrivée d'un bébé que l'on avait imaginé autre...

Mais ce sont aussi ces petites joies cueillies au fil des jours, ces progrès à peine palpables mais réels, cette lutte pour la vie menée ensemble, cette complicité et cette confiance qui s'instaurent entre nous au fil du temps, enfin ce grand bonheur lié au jour de la sortie.

Oui la vie l'a emporté et c'est une sorte de victoire...

Dans ce compagnonnage, il nous faut être là en tant que professionnelle compétente et efficace,

mais l'aspect technique n'est qu'un pan de notre travail. La relation qui se joue avec l'enfant, ses parents et sa famille est tout aussi importante et fondamentale : présence à la fois discrète et reconfortante, pleine d'humanité pour redonner à chacun toute sa dignité et sa juste place.

Ce désir de vie "à tout prix" ô combien légitime, nous oblige malgré tout à nous interroger sur ces notions de "donner ou produire la vie".

J'ai le souvenir de cette famille, qui, après de longues années de stérilité ayant donné lieu à des inséminations artificielles multiples, à des fécondations in vitro répétées, a enfin connu la joie d'attendre des jumeaux. Malheureusement le jour de la naissance, il s'est avéré qu'un des enfants portait une "ambiguïté sexuelle" et qu'il était impossible de déterminer le sexe.

J'ai accueilli un papa révolté, criant sa souffrance par des injures, des menaces. Cet enfant il n'en voulait pas... Pas question d'élever "un taré" me disait-il, tout ce parcours pour en arriver là, c'est trop injuste... Je pouvais comprendre sa réaction, son désarroi, en même temps j'étais témoin d'un drame familial, en présence d'une maman qui était prête à faire face au handicap et un papa qui le refusait de façon catégorique.

Ce type de situation fait l'objet aujourd'hui d'autres formes de dérives, et nous devons rester prudents et vigilants.

Les avancées dans le domaine de la génétique nourrissent bien des espoirs. Ces progrès réalisés tant dans les diagnostics qu'en ce qui concerne les thérapeutiques sont considérables, mais tout en fascinant, la génétique peut faire peur et lorsque aujourd'hui, on relate dans la presse des expériences concernant le clonage humain, il y a de quoi s'inquiéter...

R. Rochefort écrivait : « *Lorsque la médecine génétique fixe comme objectif de donner un petit coup de pouce à une nature qui, à cause d'une petite défaillance, peut amener de grandes souffrances, elle est légitime. Quand, à l'inverse, elle cherche à réaliser l'être parfait, elle s'approche dangereusement de tendances eugénistes auxquelles nos concitoyens n'adhèrent pas du tout, au moins en théorie.* »

Je ne peux que partager cette position, car très vite, nous constatons que c'est la porte ouverte à bien des excès. Les demandes et les pratiques d'euthanasie, l'arrêt Perruche n'en sont que des exemples...

A travers tout cela, on perçoit combien il y a des risques de mise à l'écart de tout ce qui est

précisément à l'inverse de nos rêves de vie, de tout ce qui ne répond pas aux critères de réussite, de rentabilité : le handicap, la maladie incurable, l'approche de la mort... alors même que nous essayons de mille manières d'allonger le temps de la vie, d'améliorer les conditions d'insertion du handicapé, de créer des structures de soins palliatifs... N'y aurait-il pas un paradoxe dans tout cela ?

La réalité vécue au quotidien me fait toucher du doigt la complexité de notre travail, source de dilemme, de véritable cas de conscience parfois.

J'ai en mémoire cet enfant prématuré, dont les échographies successives mettaient en évidence une hémorragie cérébrale très importante. Cliniquement peu de changements perceptibles ; pourtant, sur les clichés une évolution constante laissant présager un handicap majeur. Face à cette situation, le choix du médecin s'orientait vers l'arrêt de la réanimation. Devant cette décision, un malaise général a surgi au sein de l'équipe, certaines abondant dans ce sens, d'autres le refusant. Notre médecin a donc proposé une rencontre où chacun(e) a pu exprimer son "ressenti", les raisons d'un tel choix, les incidences... Ce temps d'échange s'est avéré nécessaire et fondamental

pour tous. Dans un climat de confiance, la parole a circulé... mais dans combien de lieux, chacun ne doit-il pas faire face comme il le peut à des charges de travail trop lourdes, des non-dits, un isolement total... et survient alors le "coup de barre" et parfois la dérive...

### Accompagner la Vie

C'est sans doute interpellée par de telles situations, confrontée aussi à la maladie grave et à la mort que m'est apparu le besoin de creuser ces questions de fond, de me former, de m'engager dans l'association "JALMALV : Jusqu'à La Mort Accompagner La Vie".

En 1996, l'hôpital d'Auxerre, dans le cadre de son projet d'établissement, a mené tout un travail de réflexion sur les Soins palliatifs, et c'est ainsi que j'ai été sollicitée pour faire la formation au diplôme universitaire, en vue d'être référente sur le "pôle mère-enfant".

Ce vécu auprès d'enfants malades m'a fait prendre conscience du lien étroit qu'il y avait entre ces deux termes pourtant opposés : Enfance... Mort...

Dans nos représentations, l'un est évocateur de vie qui commence, qui s'ouvre sur la joie, l'espoir ; l'autre, symbole d'une vie qui s'arrête et débouche sur la douleur, la cassure, l'échec.

Alors que nous tentons sans cesse d'en repousser les limites, la mort de l'enfant est là et reste inacceptable, scandaleuse, injuste tant pour les familles que pour nous soignants. Jamais nous ne pourrions nous y habituer.

Aujourd'hui pourtant cette réalité s'impose à moi de façon nouvelle, peut-être aussi plus aiguë. L'approche d'enfants cancéreux ou atteints de lourdes pathologies chroniques à risque d'évolution fatale, me renvoie aux questions existentielles, au sens de la Vie... Ils m'obligent à être en vérité, à être moi-même, car très vite, ces enfants perçoivent dans nos comportements nos fragilités mais aussi ce qui fait notre force.

Bien souvent nous essayons de nous prémunir de nos peurs et angoisses en instaurant des mécanismes de défense, en adoptant le mensonge ou un comportement de fuite, mais l'enfant ne s'y trompe pas. Dans cette relation que nous allons instaurer ensemble, l'authenticité, la confiance doivent être de mise.

L'enfant, que tout le monde s'accorde à reconnaître comme un être fragile, a un potentiel insoupçonné qui me surprendra toujours.

Dernièrement, en arrivant dans le service, une petite fille de 4 ans, entrée quelques heures auparavant pour une découverte de leucémie, s'approche de moi et me demande : — « *Comment tu t'appelles ?* » puis me dit : « *tu sais j'aime pas le sang* » — « *Tu n'aimes pas le sang ?* » — « *Non le sang ça me dégoûte* » — « *Pourquoi donc ?* » — « *Parce que dans le sang, il y a plein de microbes...* » elle reprend son jeu, à nouveau s'interrompt, me fixe et poursuit « *Tu sais c'est très grave ce que j'ai...* » et sans que j'aie eu le temps de réagir, me tend son ballon « *Tu me le gonfles* », et la voici repartie toute guillerette dans les couloirs.

Cette extraordinaire capacité d'adaptation aux circonstances les plus diverses, les plus traumatisantes, cette spontanéité, cette faculté à se projeter dans le futur, cette force de vie qui les habite est surprenante et nous pousse en avant.

Malgré tout, l'expérience de ces maladies est toujours une épreuve bouleversante pour l'enfant et ses proches. Même si deux enfants sur trois guérissent aujourd'hui : il n'y a pas de "petits cancers" précisait D. Oppenheim, et c'est en s'ap-

puyant sur une équipe compétente et complémentaire respectant l'enfant et ses parents comme interlocuteurs responsables, qu'on permettra à l'enfant de traverser au mieux cette épreuve qui touche tous ses repères, tous les éléments de sa vie : son histoire, sa place familiale, son corps, sa façon de penser...

Face à cette maladie et à toutes les contraintes qui en découleront, il doit pouvoir se préserver, ne pas être aliéné à ce cancer, continuer de vivre et pour cela notre attitude est déterminante, il est important de le reconnaître dans cette identité de vivant et de favoriser tout ce qui va en ce sens.

Si des progrès considérables permettent à bon nombre de malades de recouvrer la santé de façon inespérée, pour d'autres ce sont des conditions de vie très pénibles, des souffrances physiques et morales parfois insoutenables qui s'imposent à eux, ce qui donne lieu à bien des débats et prises de position... A défaut de pouvoir vaincre la mort, on cherche à la maîtriser...

Les soins palliatifs indissociables d'une démarche d'accompagnement, proposent une prise en charge globale de la personne. Ils visent à soulager la douleur physique, à apaiser la souffrance

psychologique, sociale et spirituelle tout en sauvant la dignité de la personne et en soutenant son entourage. Si ces soins se répandent et sont de plus en plus reconnus, des réticences à leur égard sont bien réelles.

Pour certains, ces soins sont l'équivalent d'un abandon thérapeutique ou relèvent d'une médecine de 2<sup>e</sup> catégorie, d'autres reprochent de ne pas supprimer toute souffrance et de prolonger parfois la vie dans des conditions qu'ils jugent inhumaines. D'autres encore, face à l'échec ou refusant toutes formes de déchéance ou de dépendance, prônent, au nom de la dignité, l'euthanasie.

Cette réalité reste complexe et ambiguë quand elle ne fait pas l'objet d'amalgame comme c'est le cas pour l'association JALMALV (jusqu'à la mort accompagner la vie) et l'ADMD (Association pour le droit de mourir dans la dignité), l'une partisan des Soins palliatifs, l'autre de l'euthanasie. Ne s'agit-il pas dans un cas comme dans l'autre d'aider à mourir dans de bonnes conditions ?

Il est donc urgent de dissiper un certain nombre de confusions, subtilement entretenues, d'accroître l'accueil de la personne souffrante, signe de notre humanité.

## Vers un chemin de Vie

Néanmoins, la proximité et l'accompagnement de ces petits malades et de leurs familles peuvent être éprouvants. Cette confrontation à la mort gêne, bouleverse, fait mal parfois et va à l'encontre de notre désir bien légitime de guérir toujours plus, toujours mieux, de notre désir de toute puissance... Elle peut être source d'ambivalence "vie-mort", de contradictions...

Ce cheminement, dans un pas à pas au quotidien, requiert une immense énergie de notre part, car souvent des trop-pleins de tensions émotionnelles restent inexprimés. Mieux se comprendre permet d'affronter cette usure qui nous guette, afin de pouvoir tenir et composer avec notre propre angoisse ainsi qu'avec celle de l'enfant et de sa famille.

Pour parvenir à côtoyer la mort et tenter d'accompagner cet être en souffrance, peut-être faut-il accepter l'imprévu en se laissant surprendre, admettre de n'être, dans le silence, que le dépositaire impuissant de sa détresse, le laisser cheminer tout en l'assurant de notre soutien, de notre écoute et tenter de l'aider à vivre au cœur de ce présent, en restituant à ce temps sa valeur, son amplitude et

son intensité ; réinventer enfin, jour après jour, ces liens complexes qui se tissent au travers d'une relation faite de souffrance et d'authenticité pour permettre à l'enfant de demeurer, jusqu'au bout, un sujet aimant et aimé, un être encore vivant malgré la mort qui se profile.

Lorsque l'on partage ces moments de façon intense, sans masque... on en ressort quelque peu transformée, habitée par une force, une sérénité, une paix réelle. Ces sentiments, n'excluant pas la peine et la douleur, peuvent aussi être présents chez les parents, comme j'en ai été témoin lors d'un récent décès.

M.S. Richard nous disait : « *Présents aux côtés de celui qui meurt, dans l'ignorance de ce qui se passe en lui, nous restons sur le seuil du mystère... Si cette possibilité de la mort peut paraître comme un mur devant nous, empêchant toute initiative, elle peut à l'inverse permettre à la vie de rebondir, prenant du relief et du prix. Nous heurtant sans cesse dans notre pratique quotidienne à ce mur de la mort, nous devenons peut-être plus attentifs au déploiement parfois étonnant de la vie.* »

Cette approche ne laisse certes, pas indemne et soulève bien des questions de fond. Il me semble important de se laisser interroger, de com-

prendre les mécanismes et réactions que cela provoque en nous : questionnement et remise en cause de ce qui fonde notre vie, réévaluation de notre échelle de valeur... Cette exigence nous oblige à un travail de vérité, nous remet aussi en face à l'essentiel. Sur ce chemin nous faisons l'expérience de notre commune humanité avec ses limites, sa finitude et ses formidables richesses.

Dans le même temps, je crois à la nécessité d'un dialogue entre nous, d'un discernement éclairé qui nous permettent de trouver les critères et les repères éthiques nécessaires pour des comportements, des choix et des convictions fondés sur la dignité humaine; le réseau santé de la MdF est un de ces lieux de parole.

Dans une démarche de foi, c'est aussi partager mon Espérance qui naît de cette aventure humaine et spirituelle, c'est accepter de me laisser interpeller par la parole de Dieu...

Mon parcours auprès de ces enfants me montre combien la vie est don et promesse, non seulement entre humains, mais don et promesse de Dieu. Ma foi sans cesse bousculée trouve appui en ce Dieu, source de Vie. En prenant notre con-

dition humaine, le Christ s'est fait proche de nous, solidaire, n'excluant personne..

Il a montré par sa vie et sa passion comment ces alliances, fondées sur l'amour et la loi d'amour vont jusqu'au bout du don de soi. Après avoir annoncé un Dieu qui s'intéresse aux pauvres, aux petits, aux malades et aux exclus, c'est en conformité avec son idée de Dieu qu'il affrontera la mort...

Et pour moi, ce scandale de la Croix, indissociable de cette Pâque, me permet de porter un regard lucide sur ma propre vie, sur mes propres fondements. Qu'est-ce qui donne sens à ma vie ? Le système bien construit de mes certitudes, de mes jugements ? ou est-ce la parole du Tout-Autre, une parole qui structure, redresse et humanise ? La Croix est à mon sens parole de Dieu qui dévoile la réalité intime de l'être humain et parce qu'elle est parole de vie, elle dévoile aussi la vie en nous : vie qui surgit aujourd'hui, vie qu'elle renouvelle en autant de signes du temps à venir...

C'est ainsi qu'à travers mon parcours de soignante, la naissance et la mort se rejoignent d'une manière inattendue. L'une et l'autre nous engendrent à la Vie... ■



# Morale chrétienne et éthique humaniste : convergences et tensions

par Bruno CAZIN

---

**Bruno CAZIN est praticien hospitalier à temps partiel, en hématologie clinique CHRU de Lille, prêtre du diocèse de Lille, vicaire épiscopal de Dunkerque.**

Le simple titre de cet article vous indispose peut-être. A quoi bon vouloir distinguer ce que, dans la pratique, la plupart d'entre nous s'emploient à conjuguer chaque jour pour vivre leur condition chrétienne dans un monde laïc, où l'identité confessionnelle relève plutôt du domaine privé.

Cette réflexion m'avait été demandée, il y a quelques années, pour un congrès du centre catholique des médecins français (CCMF). J'ai pu vérifier la pertinence de la question en accompa-



gnant pendant six ans les étudiants et les internes en médecine, alors que j'étais aumônier des étudiants à Lille. Récemment encore, des médecins dunkerquois s'interrogeaient devant moi sur leur spécificité de médecins chrétiens. Il en va de la crédibilité de la foi dans un domaine précis de l'activité humaine mais plus largement de la place des chrétiens dans la société, de leur contribution loyale aux recherches menées avec d'autres, en vue d'un meilleur service de l'homme.

Prêtre depuis 1991, je n'ai jamais cessé l'exercice médical à temps partiel, avant et après l'ordination. L'exercice médical, la confrontation à la souffrance ont éprouvé ma foi, l'ont recentrée sur le mystère pascal. La pratique médicale n'est pas un champ d'application de principes acquis par ailleurs, elle est un des lieux où Dieu me parle et me façonne, un lieu saint où son mystère se dévoile peu à peu à la lumière de la Parole, des sacrements et de la tradition de l'Eglise. L'engagement professionnel auquel j'essaie d'être fidèle colore ma conception de la mission et ma réflexion sur "morale chrétienne et éthique humaniste".

Il y a un large **consensus** dans notre société sur la nécessité des soins, du secours porté à

autrui, du droit à la santé. Les règles déontologiques de la profession médicale sont admises par tous. Elle sont basées sur l'expérience professionnelle et se veulent indépendantes d'une référence philosophique ou religieuse précise. Il en est de même pour les lois ou les conventions internationales. Dans l'immense majorité des cas, la morale catholique approuve ces orientations universelles humanistes. Le consensus domine au point qu'on pourrait s'interroger sur la pertinence de la question posée.

Des **divergences** apparaissent cependant qui font régulièrement la Une des journaux et confortent l'image d'une Eglise qui s'accommoderait mal de la modernité. Certaines positions du magistère paraissent inconfortables pour les médecins catholiques, partagés entre leur devoir d'obéissance à l'Eglise et leur solidarité de corps avec le monde médical. La morale catholique ne peut en effet se résoudre à se replier dans l'intransigeance d'une position particulière qui refuserait le dialogue avec d'autres courants de pensée. Acteurs, avec d'autres, de l'univers de la santé, les médecins catholiques souhaitent prendre une part active aux choix éthiques importants qui interrogent

chaque jour la pratique médicale, révolutionnée par les progrès biotechnologiques.

## Une opposition discutable

Il est difficile d'opposer morale chrétienne et éthique humaniste en raison de la nature même de la foi chrétienne et du mystère de l'Incarnation. En régime chrétien, il est inconcevable de penser la vie spirituelle en faisant l'impasse de l'humanité que le Fils de Dieu lui-même a assumée jusqu'au bout. De ce fait, la morale chrétienne est intrinsèquement humaniste ; elle est au service de la dignité de l'homme, fils de Dieu.

L'humanisme occidental a une dette à l'égard du christianisme, même s'il est également redevable de sources philosophiques pré-chrétiennes ou qui se sont développées en dehors ou contre l'Eglise ; on pense bien sûr aux Lumières. N'est-ce pas en effet le désir de manifester la miséricorde de Dieu et de s'inscrire dans le sillage du Christ qui a conduit des chrétiens à s'occuper des malades et des pauvres, à fonder des institutions hospitalières.

Qu'on pense aux hôtels-Dieu du Moyen-Âge ou à la révolution opérée par un St Jean de Dieu ! Sans parler, plus proche de nous, du mouvement des hospices et du développement des soins palliatifs. D'aucuns n'hésiteront pas à dire que le plus beau succès du christianisme est d'avoir permis la laïcisation de ses valeurs<sup>1</sup>. Le débat sur l'universalité des valeurs humanistes reste ouvert.

Ces réflexions préliminaires invitent à dépasser le dualisme de la formulation initiale en rendant compte des tensions et des convergences qui existent entre les deux approches, non pas tant la nuance entre **morale et éthique**, qui a certes fait couler beaucoup d'encre mais dont je doute qu'elle soit source de fécondité (la morale serait fondée sur des principes immuables, des normes qu'il faut observer, tandis que l'éthique serait plus une réflexion sur l'action, basée sur l'expérience, animée par la visée du bonheur), que dans le référentiel de valeurs auquel ces deux démarches font appel :

- la **morale chrétienne** possède une cohérence qui s'appuie sur l'Écriture et la Tradition.

1. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*.



En régime catholique, elle se réfère à un corpus de dogmes et de positions du Magistère. Elle connaît d'autres modes de régulation dans les Eglises issues de la Réforme ou dans l'Orthodoxie.

- **l'éthique humaniste** est plus difficile à définir. Ses contours sont mouvants. Les humanismes sont nombreux, se référant à diverses traditions de pensée. L'éthique humaniste peut aussi se définir comme construction indépendante de toute tradition, libre de toute conception finaliste du monde et de tout anthropocentrisme<sup>2</sup>. Une approche pragmatique de l'humanisme contemporain consisterait à l'assimiler à l'exercice du débat démocratique et au consensus des "sages" tel qu'il s'exprime dans le comité national ou dans les autres comités d'éthique. Ce postulat repose sur l'idée que l'humanisme marque notre culture contemporaine, qu'il est partagé par la majorité des citoyens et encadré par les lois de la République. Cependant, quelle est la force de cet humanisme consensuel au regard de la puissance scientifique et technique dont la logique propre peut parfois

fonctionner comme un véritable magistère qui n'avoue pas son nom ?

## Une transcendance nécessaire

Le progrès des sciences et des techniques induit sans cesse des questions nouvelles. Plus la puissance biomédicale s'affirme, plus elle est tentée de reculer les limites du possible. La puissance technique et scientifique ne risque-t-elle pas de se comporter de manière totalitaire, ne cherchant qu'en elle-même sa propre justification, ne connaissant aucune limite à sa toute puissance<sup>3-4</sup>. Il est intéressant à ce propos de se rappeler que les bases de l'éthique biomédicale et les règles qui régissent la recherche clinique ont été posées au procès de Nuremberg où étaient jugés les médecins nazis, des médecins dont la toute puissance scientifique et technique avait trouvé dans le contexte nazi un climat propice. Cela est facilement repérable dans les limites des discussions d'équipe en vue de décisions

2. Jean-Pierre Changeux, Paul Ricoeur, *La nature et la règle*, Odile Jacob, Paris 1998, p16.

3. Jean-Pierre Lebrun, *De la maladie médicale*, DeBoeck-Université, Bruxelles, 1993.

4. Jean-Pierre Lebrun : *Un monde sans limite*, Essai pour une clinique psychanalytique du social, Eres, Ramonville Saint Agne, 1997.



thérapeutiques. Bien des solutions sont présentées comme purement techniques, affaires de spécialistes très pointus dont l'opinion n'est guère soumise à la critique. Ceci rend d'autant plus urgente l'affirmation d'une **transcendance** qui interroge la volonté de toute puissance. Cette transcendance est confessée comme divine dans les religions, notamment monothéistes ; elle peut cependant être approchée différemment : Emmanuel Levinas la fonde dans le visage de l'autre qui sollicite mon aide, tandis que Paul Ricœur propose à la base de l'attitude éthique de se considérer "soi-même comme un autre"<sup>5</sup>. L'humanisme de la tradition médicale s'enracine largement dans l'expérience clinique de la rencontre de celui qui souffre. Cependant, la complexité de la médecine moderne et de ses exigences techniques éloigne de plus en plus d'acteurs biomédicaux de cette confrontation à l'autre, blessé dans son humanité. Aussi cette transcendance de l'autre est-elle menacée, ce qui permet une autonomie croissante des sciences et des techniques.

Par ailleurs, la complexité des questions posées, l'urgence avec lesquelles elles s'imposent souvent, conduisent à rester enfermé dans une

situation donnée, sans recul, sans ouverture à plus large, sans chercher à discerner les enjeux pour l'avenir, pour l'ensemble de l'humanité.

Une culture sans référence transcendantale est-elle capable d'interroger efficacement cette tendance préoccupante ? Si l'humanisme actuel est capable d'une éthique en grande partie compatible avec les exigences de la morale chrétienne, n'est-ce pas en partie du moins parce que ce référentiel transcendantal qui déborde le seul christianisme est encore largement présent dans la culture contemporaine ? Qu'en sera-t-il s'il n'est plus véhiculé par des institutions religieuses ou philosophiques influentes ? L'humanisme moderne peut-il se transmettre et se renouveler en l'absence de sous-bassement spirituel ? La question déborde largement le cadre étroit de la problématique biomédicale, elle concerne tous les aspects de la vie en société, depuis la famille ou la violence urbaine, en passant par les questions de justice et de paix, l'actualité récente le démontrerait aisément. Luc Ferry appelle de ses vœux une spiritualité laïque pour maintenir vive la flamme des valeurs fondamentales, quand le pape Jean-Paul II affirme

5. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.



dans l'encyclique *l'Évangile de la vie* : "l'éclipse de Dieu entraîne l'éclipse du sens de l'homme"<sup>6</sup>, sans oublier un Henri de Lubac, qui il y a bien longtemps déjà parlait du "drame de l'humanisme athée"<sup>7</sup>. L'humanisme ne suppose-t-il pas au minimum une "attention au mystère" pour employer l'expression d'Yves Raguin<sup>8</sup>, une attitude d'"attente de Dieu"<sup>9</sup> pour reprendre le beau titre de l'ouvrage célèbre de Simone Weil. La spiritualité nécessaire au renouvellement de l'humanisme serait définie, de façon large et ouverte, comme refus de l'inhumain et ouverture à plus grand que l'homme, à la croisée de l'immanence et de la transcendance. Attribuer un fondement transcendant à la morale, c'est entrer dans une démarche de confiance en l'autre, c'est reconnaître une parole qui précède.

### L'attention au mystère, la vie spirituelle

La morale chrétienne est sous-tendue par une vie spirituelle centrée sur le Christ. Le Christ

est au cœur de l'alliance nouée entre Dieu et l'humanité, il scelle cette alliance sur le bois de la croix. En centrant sa vie spirituelle sur le Christ, le chrétien confesse une transcendance qui se dit du sein même de notre humanité, une transcendance immanente en quelque sorte. Dieu est à la fois le Tout Autre et le Tout Proche. La vie spirituelle chrétienne a ceci d'original qu'elle n'éloigne pas de l'humain, mais permet d'habiter l'humain à la manière du Christ, tourné vers le Père, docile à l'Esprit Saint. Elle se renouvelle dans l'étude de la Parole de Dieu, la contemplation, la méditation du mystère de Pâques, les sacrements, notamment l'eucharistie.

La morale ne peut prétendre au qualificatif de chrétienne que si elle se ressource dans une vie spirituelle authentique. Elle ne défend pas d'abord des valeurs qu'on pourrait séparer de la personne du Christ, elle repose sur une foi vive. Elle est ouverte à la double transcendance d'un Dieu qui s'est manifesté dans l'histoire et qui appelle cette histoire à s'accomplir eschatologiquement. Ainsi,

6. Jean-paul II, *L'Évangile de la vie*, 1995, §21.

7. Henri de Lubac, *Le drame de l'humanisme athée*, 1944.

8. Yves Raguin, *L'attention au mystère*, Christus-Bellarmin, 1979.

9. Simone Weil, *L'attente de Dieu*, Fayard, 1966.



l'ouverture permanente de la morale chrétienne à la transcendance lui évite de s'enfermer dans un froid dogmatisme et de devenir inopérante. Elle n'est ni répétition de principes intangibles, ni simple adaptation politique aux nécessités du moment, mais réflexion sur l'action aujourd'hui, en fonction des données de la raison et de la Révélation, dans la visée du Royaume de Dieu qui vient.

Cette nécessaire référence transcendantale converge avec les exigences que nous posons, il y a un instant, pour l'éthique humaniste. Cependant, quels que soient les liens historiques entre l'humanisme moderne et le christianisme, ce dernier n'a pas été phagocyté par le premier. Le noyau dur de la foi résiste à toute assimilation ; il fonde la différence chrétienne qui ne parle pas "le langage du monde."

## Des tensions

Il existe en effet bien des **tensions** entre morale chrétienne et éthique humaniste, notamment dans le domaine biomédical : tous nous avons présents à l'esprit les positions du Magistère concernant l'avortement, l'assistance médicale à la

procréation, le statut de l'embryon, la contraception, l'euthanasie...

La morale catholique repose sur une vision de **l'homme créé à l'image de Dieu**. Elle reconnaît la **vie comme un don de Dieu**. Ces affirmations théologiques fondent les positions de l'Eglise aux extrêmes de la vie : interdit de l'avortement, refus de l'euthanasie. La confession de foi au Dieu, maître de la vie, entraîne une limitation dans le pouvoir de l'homme. Ces mêmes fondements ainsi qu'une certaine vision du couple et de la famille interviennent dans les positions concernant les procréations médicalement assistées ou la limitation des naissances.

**La dignité de l'homme** peut être définie de diverses manières. L'attribuer à la capacité rationnelle de l'homme, c'est risquer de la nier à tous ceux qui s'éloignent de l'idéal de l'homme occidental, qui, telle une statue grecque, est beau, jeune, athlétique, intelligent. Qu'en est-il alors des handicapés mentaux, des malades en état neurovégétatif chronique, des pauvres de chez nous ou de ceux qui errent dans les camps de réfugiés ? Définir la dignité de l'homme selon des critères précis,



c'est ouvrir la voie à l'eugénisme, comme c'est déjà largement le cas avec les interruptions "médicales" de grossesse. Un consensus humaniste va plus loin que cette première position : elle fonde la dignité sur l'appartenance à une commune humanité. L'Eglise va la fonder sur l'amour de Dieu, aux yeux duquel chacun a du prix. Ces dernières années, l'Eglise, qui avait tardé à reconnaître la notion de droits de l'homme, l'a complètement fait sien. Très légitimement, on a dit de Jean-Paul II qu'il était le Pape des droits de l'homme ; on devrait ajouter "de l'homme créé à l'image de Dieu", qui semble alors le garant ultime de tout pouvoir de l'homme sur l'homme.

La foi chrétienne nous propose comme visage d'humanité le Fils de l'homme défiguré par la souffrance. "Ecce homo", voici l'homme, reconnaît Pilate dans un cri étonnant, envers celui qui n'avait plus visage d'homme. En confessant la résurrection du crucifié, l'Eglise prétend que l'amour de Dieu est plus puissant que la violence du mal, de la souffrance, de la haine. Ainsi, la place centrale du **mystère de la croix** ouvre le champ d'une éthique où le droit des pauvres, des sans voix est premier. Déjà, dans toute la tradition

biblique, le sort réservé au pauvre, à la veuve et à l'orphelin était le critère de l'observance de la Loi. Aujourd'hui encore, la morale chrétienne est extrêmement attentive à l'attitude vis-à-vis des plus faibles. Elle relève parfois de la folie qui confond les sages : « *Dieu parle par ce qui est faible, par ce qui n'est rien, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu* » (1Cor 1, 29).

La souffrance est et restera une épreuve pour tout homme, y compris le croyant. Il importe que les chrétiens ne désertent pas ce lieu que le Fils de Dieu lui même est venu habiter. La souffrance interroge la foi, qui n'a pas de réponse à donner quant à son sens, mais qui peut proposer de la vivre à la manière du Christ, dans la confiance. L'attitude de présence et d'accompagnement des souffrants atteste avec force que la vie est plus forte que le mal. Ainsi, la souffrance met à nu notre foi au Christ mort et ressuscité. La foi peut vaciller, elle peut aussi s'approfondir et sortir grandie.

L'homme est fondamentalement un être de manque qui en appelle à la miséricorde de l'autre. La souffrance découvre cette incomplétude essen-



tielle qui me dispose à me recevoir d'un autre, du Tout Autre. Il en va pour nous de la vérité, vérité existentielle éprouvée par le Christ dans sa passion, vérité éclatante dans sa résurrection, vérité qui est au cœur de la foi. Paradoxalement, le monde de la souffrance peut devenir un lieu de manifestation de Dieu, un chemin où se révèle l'esprit des béatitudes. Ainsi, l'humanisme chrétien va insister sur l'être relationnel de l'homme. L'homme est appelé à l'amour, à l'image du Dieu Trinité, échange éternel d'amour du Père, du Fils et de l'Esprit. Les conséquences de cette affirmation sont grandes dans le domaine médical, non seulement dans le colloque singulier avec le patient, les questions d'information, de liberté et de consentement aux soins, mais aussi dans le domaine sensible du travail en équipe et de l'approche pluridisciplinaire. La violence subie du fait de la maladie et de la souffrance, mais aussi des rythmes et des conditions de travail, des impératifs d'efficacité... retentit parfois sur le climat des équipes soignantes, non seulement sous la forme de l'épuisement professionnel ("burn out") mais aussi dans les tensions entre personnes, dans la difficulté de communication et d'élaboration d'un projet commun. Tout autant que la relation avec le patient,

la vie d'équipe, les relations professionnelles sont aussi l'objet d'un enjeu éthique. Le service de l'autre, le service du plus faible est exaltant ; il est aussi éprouvant. Il exige une opération vérité où les plus belles théories humanistes se brisent devant le mystère de la souffrance. La voie tracée par le Christ nous découvre le chemin du bonheur : « *sachant cela* (l'importance du service), *vous serez heureux si du moins, vous le mettez en pratique* » (Jn 13, 17). Telle est la béatitude méconnue qui conclut le récit du lavement des pieds.

L'enracinement de la morale dans le mystère de la foi fonde des positions **prophétiques**, au delà de tout malentendu entre modernité et tradition. Ces positions seront d'autant mieux comprises qu'elles seront présentées dans leur dimension spirituelle et théologique. Le fait que des chrétiens continuent à être présents dans les lieux où l'homme souffre, le fait qu'ils ne désertent pas les zones frontières, où se posent des questions nouvelles, est déjà signifiant de la foi qui les habite. La polémique qui a secoué l'église d'Allemagne à propos des centres d'accueil où sont délivrés des documents permettant l'accès à l'interruption volontaire de grossesse illustre bien cette question. Si



l'Eglise en tant qu'institution a finalement choisi de se désengager, signifiant ainsi son engagement inconditionnel en faveur de la vie, des chrétiens à titre personnel font le choix, en Allemagne comme en France, d'être actifs au sein de ces réalités complexes. Ils se situent plus volontiers dans la perspective d'une théologie de la sécularisation (cf. D. Bonhoeffer).

Les questions nouvelles qui ont surgi dans le domaine de l'éthique biomédicale, depuis quelques années, ont provoqué des débats publics auxquels les chrétiens ont participé de manière active. En bien des lieux, et c'est le cas au comité consultatif national d'éthique, les familles spirituelles ont été sollicitées pour donner leur avis.

### **Participer au débat pluraliste :**

Les chrétiens sont ainsi invités à participer au débat public pluraliste, non seulement à titre individuel mais aussi au titre de leur appartenance à une institution. Ainsi, la morale chrétienne, à côté d'autres traditions de pensée, contribue à l'élaboration de points de repères éthiques pour la société,

ce qui permet de repenser la **laïcité** à nouveaux frais, passées les vaines oppositions de l'histoire. Cette contribution, le dialogue de qualité qu'il exige, représentent actuellement un point clé de la présence de l'Eglise dans la société. Catholiques, nous pouvons vivre cette recherche commune dans le sillage du Concile Vatican II, comme un enrichissement mutuel qui relève du dialogue entre foi et cultures (cf. *Gaudium et Spes*). Il ne s'agit pas pour nous de penser uniquement que la foi va interroger les options contemporaines mais aussi que la richesse des questions posées va enrichir notre foi, provoquer de nouveaux développements dans la pensée de l'Eglise. Cela suppose une grande humilité pour entrer en dialogue, à l'image de St Pierre entrant chez le centurion romain, prêt à abandonner certaines particularités juives et mettant en avant sa commune humanité avec le centurion : "je ne suis qu'un homme, moi aussi."

### **Pour conclure :**

De manière lancinante, le chrétien d'aujourd'hui est tarabulé par la question : "que faites-vous de plus ? Quelle est la pertinence et la



spécificité de votre foi ?” Le vertige de la question trace le chemin d’une plus grande fidélité. Dieu nous interpelle à travers les questions venues des autres. Selon notre sensibilité, nous mettons plus volontiers en avant les convergences ou les tensions entre la morale catholique et l’éthique humaniste. Trop insister sur le consensus peut conduire à la torpeur et à l’affadissement de la foi, parfois même à la fascination de la toute puissance scientifique et technique. Trop insister sur les divergences et les tensions peut nous confiner dans une position particulière dont notre foi chrétienne s’accommode mal, dans la mesure où elle est porteuse d’un message de salut pour le monde entier. Il importe donc

de visiter et de revisiter toujours le pays des questions éthiques, de nos pratiques, de nos convictions et de nos doutes. Les lieux d’échange fraternel entre professionnels de santé chrétiens sont à ce titre essentiels. Il s’agit aussi de poursuivre la route du dialogue avec les autres familles de pensée, de participer au débat pluraliste. Nous le ferons d’autant plus efficacement dans les lieux de concertation comme sur le terrain quotidien de notre exercice médical, que nos positions seront fondées sur une vie spirituelle intense, enracinée dans le Christ. Nous travaillerons alors avec d’autres à l’enfantement de l’homme nouveau, à la croissance du Corps du Christ, pour parler comme St Paul. ■

# Ballade pour un sang versé

par Cécile TURIOT  
et Pierre CHAMARD-BOIS

---

**Cécile Turiot est dominicaine missionnaire des campagnes, enseignante à l'Institut Catholique de Paris. Elle a été à l'initiative de la création des Parcours de Croyants. Pierre Chamard-Bois est membre de la Communauté Mission de France, formateur en informatique et en théologie en Bretagne.**

## Introduction

Qu'est-ce que la vie ? Cette question – avec celle de la mort, sa compagne – est présente en toute page des Écritures. Comment l'aborder ? Avec prudence, afin de ne pas tomber dans le piège de mettre ces écrits en demeure de répondre à cette question telle que nous la posons. Nous prendrons donc ici un chemin qui consiste à suivre un fil rouge, une figure qui a sans doute rapport à la vie, mais sans que nous ne sachions exactement vers quoi elle oriente le regard. La figure



du sang traverse l'ensemble de la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse. Elle aura effet de révélation pour peu que le lecteur la laisse œuvrer en lui, au cœur de son être, avec patience et intelligence. Une révélation qui a puissance de faire venir (ou accomplir) ce qu'elle dévoile. Prenons donc quelques instants pour nous affronter à cette figure qui peut susciter le frisson de la crainte, voire un sentiment de répulsion quand nous nous laissons percuter par la violence de la représentation : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour.* » (Jean, 6, 54). Beaucoup de ceux qui entendent pourraient dire comme les disciples : « *Cette parole est rude ! Qui peut continuer à l'écouter ?* » (Jean, 6, 60)

Les Écritures instaurent dès le début un écart entre ce que nous croyons savoir ou percevoir de la vie et ce que nous pouvons en entendre de par la force de révélation. Elles nous invitent à laisser venir une autre vie, voilée, muselée ou étouffée par la première. Se la représenter, dit l'évangile de Jean, est une chose – et le premier testament nous y invite –, y croire en est une

autre, car c'est croire en celui qui a nous a laissé cette parole : « *Je suis la Vie* ».

Il n'est pas question ici de réaliser un parcours exhaustif sur le sang dans la Bible. Nous proposons quelques points de repères fondés sur des textes qui nous semblent particulièrement significatifs. Nous émettrons quelques hypothèses d'interprétation et des résonances vers d'autres passages de la Bible. Nous lirons le premier testament à partir du second, tentant modestement de mettre en œuvre ce que Jésus inaugura avec les deux marcheurs d'Emmaüs : « *et il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait.*<sup>1</sup> »

## Un sang revendiqué par Dieu

Lors de la première création, Dieu avait donné comme nourriture à l'homme et à la femme toute herbe et tout fruit des arbres<sup>2</sup>. L'alliance avec Noé est comme une reprise de ce récit, mais où la consommation de ce qui vit (les animaux) est autorisée, à une condition solennellement affirmée :

---

1. Luc 24, 27.

2. Genèse 1, 29.

tout n'est pas consommable dans le vivant. « *Sûrement, la chair avec son sang en sa vie, vous ne la mangerez pas. Votre sang pour vos vies, je le revendique de la main de tout vivant, je le revendique de la main de l'humain, de la main de l'homme son frère. Je revendique la vie de l'humain. Qui répand le sang de l'humain, par l'humain son sang est répandu. Oui, à l'image de Dieu, il a façonné l'humain.* » (Genèse 9, 4-6). Un interdit est édicté face à la mort biologique qu'implique la consommation des animaux. Le sang ne doit pas être consommé, non pas en tant que nourriture mauvaise pour l'homme, ni comme ce qui doit être réservé à Dieu pour sa propre nourriture. Le Dieu biblique n'est pas un Dieu assoiffé de sang qui exigerait le sang de victimes expiatoires. Ce rite est posé pour signaler trois choses : **la vie ne s'épuise pas dans la mort**. Le retrait par rapport aux animaux renvoie au fait que **l'humain n'est pas seulement vivant de sa vie biologique**. Il existe une autre Vie au cœur de la vie, une vie cachée par celle que nous avons sous les yeux, mais qui se manifeste dans la perte de la première. **Dieu revendique<sup>3</sup> cette autre Vie**, en signalant au passage qu'elle a à voir avec ce qui relie

les humains entre eux : la fraternité (« *Je le revendique de la main de l'humain, de la main de l'homme son frère* »).

Dieu rappelle : « *Oui, à l'image de Dieu, il a façonné l'humain* ». Nous pouvons alors entendre par là que l'humain est à l'image de Dieu par cette Vie donnée en même temps que la vie dont il hérite par la génération. Don discret, mais à partir duquel le petit d'homme est préservé en son humanité, sans risquer d'être réduit à l'état animal.

Cette interdiction de consommer le sang animal est certes l'expression rituelle que l'humain est hôte d'une vie autre que sa vie animale, mais aussi peut-être que la vie animale pourrait dans certains cas, être réceptacle de cette autre vie : nous y reviendrons.

## Un sang qui parle

Cette alliance avec Noé, « *avec tout être vivant, toute chair qui est sur la terre* », nous a prévenu qu'une part de la vie est revendiquée par Dieu. Mais de quelle part s'agit-il ? Il nous faut

3. Revendiquer plutôt que demander compte comme ont choisi certains traducteurs.



revenir à un récit fondateur où le sang apparaît simultanément à la génération<sup>4</sup> : l'épisode où Caïn a massacré son frère Abel (Gn 4). Le récit nous propose d'entendre, en mettant en scène la naissance de Caïn, à laquelle s'ajoute celle de son frère, autre chose de l'humain dans sa relation à Dieu que ce qu'en suggère le sens commun. Si la naissance de Caïn est bien décrite par le texte, l'arrivée d'Abel est plus mystérieuse. Son apparition est un ajout à la naissance du premier-né. Les deux frères n'ont pas le même statut. Risquons une interprétation<sup>5</sup> : Abel serait comme ce qui vient aussi dans la naissance de tout humain, comme une ombre lumineuse. Contrairement à ce qui s'est passé pour Caïn<sup>6</sup>, aucune parole nominative ne lui est accordée, à lui dont le nom suggère la fragilité<sup>7</sup>. Le rapport des deux à Dieu n'est pas le même. **Le premier est un acquis, le second est un don imprévu.**

Cette perspective sur ce qu'est l'humain est fondamentale pour comprendre ce qui court tout au long du premier testament. Après la disparition

d'Abel, Ève engendre un autre fils, Seth, en place d'Abel (non pour compenser la perte de l'enfant, mais pour susciter une autre descendance que celle de Caïn). La lignée de Seth sera celle de ces seconds mis en première place (Isaac, Jacob, Joseph) naissant dans des conditions souvent étonnantes (de mères stériles) ou disparaissant mystérieusement (Elie, Henoch). Lignée de ces justes au milieu des tempêtes, de ces prophètes dans la persécution et de ces sages à la sagesse paradoxale, qui sont les témoins de ce don premier offert à la naissance des humains. Rappelons que la Bible ne narre pas l'histoire de l'humanité telle qu'elle apparaît aux historiens, mais une histoire « sainte », où toute l'attention est portée vers ceux qui viennent en place de celui qui semble avoir disparu à l'origine. En général les humains ne veulent rien en savoir. La Bible offre la possibilité de l'entendre.

Revenons à Abel : en vérité, il n'est pas complètement disparu. Après que Caïn l'ait massacré, son sang est recueilli par la terre (qui a ouvert sa bouche pour cela, dit précisément le texte). « *La*

4. Les récits de Genèse 1-3, ne mettant en scène que l'homme et la femme premiers, hors génération, ne comportent aucune trace de sang.

5. Celle-ci a été plus longuement justifiée lors de la session de Pontigny en juillet 2001 sur les frères dans la Bible.

6. Le nom de Caïn vient du verbe acquérir comme le dit Ève : « J'ai acquis un homme avec le SEIGNEUR ».

7. Abel pourrait se traduire par buée, vapeur.

*voix du sang de ton frère crie du sol vers moi* », dit le SEIGNEUR. Le sang se fait voix, c'est-à-dire ce qui peut s'entendre sans se faire comprendre. Une voix qui ne peut encore s'articuler en parole. En outre, **un cri est tout à la fois la manifestation de la perte de la vie et l'appel à un garant de la Vie**<sup>8</sup>. Donc un cri qui donne de la voix et que Dieu entend<sup>9</sup>, quand l'humain est sourd de résignation ou de dérision. Personne ne peut faire taire cette voix : ni les oreilles bouchées, ni l'oubli du temps. Au contraire, le second testament nous le signale dans cette parole venant l'accomplir : « *Mais vous vous êtes approchés [...] de Jésus médiateur d'une alliance neuve, et d'un sang d'aspersion qui parle mieux que celui d'Abel* » (Hébreux 12, 22-24). Le premier testament fait entendre la voix du sang, mais la laisse comme en suspens : le sang du juste n'est pas perdu, mais où se trouve le lieu où il peut être recueilli pour qu'il ait un avenir autre que la mémoire des rites et les monuments funéraires ? Le second testament ouvrira une perspective bouleversante pour cette pierre d'achoppement dans l'his-

toire des humains qu'est ce sang répandu et qui ne cesse de revenir les troubler<sup>10</sup>.

Mais avant d'aller y voir, nous allons examiner comment cette part est de l'ordre de ce qui ne peut se perdre définitivement, même devant la folie des humains.

## Un sang qui fait signe

Nous sommes maintenant en Égypte, au début de l'Exode, quelques heures avant le grand départ des Hébreux sous la conduite de Moïse. Dieu s'adresse à la communauté des fils d'Israël par Moïse et Aaron : « *Le sang sera pour vous un signe, sur les maisons où vous serez. Je verrai le sang. Je passerai par-dessus vous. Le fléau destructeur ne vous atteindra pas quand je frapperai le pays d'Égypte.* » (Exode 12, 13)

Étonnante mise en scène où Dieu semble avoir besoin de ce sang répandu sur les portes des

8. Le cri du Christ en croix en est peut-être l'expression la plus achevée : « *Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ».

9. A rapprocher du cri des Hébreux : « *Les Fils d'Israël gémissent du fond de la servitude et criaient.* » (Exode, 2, 23). Et des cris du psalmiste du fond de la fosse.

10. Évoquons par exemple le rêve de la femme de Pilate : Matthieu 27,19.



maisons pour discerner qu'il a des amis habitant là. Peut-être pour que soit visible qu'en ces demeures il y a de la Vie, de sa Vie. Faut-il comprendre que le signe est pour les Hébreux, les Égyptiens et non pour Dieu ? C'est probable parce que la sortie d'Égypte est une opération de révélation à la fois pour les Égyptiens et pour les Hébreux. En mettant à mort les premiers-nés des Égyptiens, Dieu ne veut pas spécialement les faire céder, puisqu'il a passé son temps à endurcir lui-même le cœur de Pharaon. Il met à mort ce qui ne se définit que par la génération : la vie qui se reproduit (le premier-né en est l'expression la plus achevée). Le texte met en garde contre le leurre qu'est la génération pour préserver la vie.

Les Hébreux découvrent qu'ils doivent la vie non pas au sang qui coule dans leurs veines, mais à ce sang qui témoigne encore mystérieusement de cette Vie qui les habite mais qu'ils ignorent.

## Un sang versé qui ne se perd pas

Passons par-dessus tout un pan de cette histoire d'un peuple qui laisse entendre à son insu qu'il est habité par plus grand que lui, et allons en

terre d'Israël, du côté de la vigne de Naboth, au temps du roi Achab (1 Rois 21). Le roi revendique la vigne de Naboth sans savoir qu'il s'en prend à un héritage qui le dépasse, à un don qui ne souffre aucune tractation. Les manigances de son épouse Jézabel l'amèneront à laisser tuer Naboth. Le texte nous montre qu'elle ne se trompe pas de cible. Elle s'attaque à gros en décidant de mettre à disposition de son roi cette vigne. Une simple expropriation n'y peut suffire puisqu'il est question de s'approprier ce qui fait le cœur même de l'existence d'Israël. Il faut tuer celui qui en est le gardien, Naboth, sans que cela n'apparaisse comme un crime. Le mensonge y aidera : le juste, accusé publiquement à tort, sera mis à mort sous la responsabilité des Anciens. Difficile de ne pas y entendre en filigrane un autre drame qui se jouera à Jérusalem quelques siècles plus tard, au temps de Pilate.

**La mort du juste est-elle sans reste ?** Le prophète Elie, appelé par Dieu, va faire entendre une parole de Dieu qui dit la vérité de ce qui est en jeu : *« A l'endroit où les chiens ont lapé le sang de Naboth, les chiens laperont ton sang aussi. »* C'est peut-être à cette parole qu'Achab découvre que Naboth était un porteur de vie. Rien n'est dit du cadavre : il fait partie des choses qui disparaissent. Ici, pas de cri

possible sous les pierres de la lapidation. Mais le sang, cette vie dont il était le dépositaire, commence un autre voyage à travers le corps de ces chiens<sup>11</sup>, porté par la parole divine. Ces chiens peuvent la préserver car ils sont inaccessibles à la Loi, qui peut à tout moment être pervertie, comme cela s'est passé dans le stratagème mis en œuvre par Jézabel. Un voyage qui échappe à la vue des humains, mais qui témoigne de l'indestructibilité de cette vie répandue. Il semblerait que la parole énoncée pour Noé trouve ici une nouvelle actualité : *Qui répand le sang de l'humain, par l'humain son sang est répandu*. La mort d'Achab est ainsi décrite (1 Rois 22, 38) : « *Tandis qu'on lavait à grande eau le char à l'étang de Samarie et que les chiens y léchaient le sang d'Achab, les prostituées s'y lavèrent, selon la parole que le Seigneur avait dite.* » L'image est forte : le sang d'Achab attire ce qui parmi les humains est chair exsangue, prostitution de la vie qui ne peut même plus engendrer à force de chercher sa propre jouissance, et pourtant encore habité

par un désir. Le sang d'Achab devient fontaine où se délivre un peu de cette vraie vie dont il est malgré tout resté la demeure. Comme sang royal et sang d'un Fils d'Israël, mêlé à l'eau<sup>12</sup>, il permet de réorienter le désir où vient s'ancrer cette vie en donnant un avenir à celles dont le corps n'était plus orienté vers la génération. Car son sang n'est pas souillé par sa faute, il est au contraire ce qui ne peut être atteint par elle : c'est la part de Dieu qui est restée vivante en Achab. En revanche aucun sang ne sortira du corps de Jézabel, figure de mort totale : elle sera dévorée par les chiens sur le lieu même de la vigne. Dans cette vigne, la vie est préservée même face au mal absolu.

## Une pierre d'achoppement

L'épisode de la vigne de Naboth trouve un prolongement dans le second testament dans la parabole des vigneron meurtriers<sup>13</sup>. Au temps où

11. On pourra noter la différence avec le sang d'Abel bu par la terre. L'animal semble ici pouvoir recueillir pour un temps cette vie en attendant que le corps d'un Juste un jour se présente pour reprendre en lui le sang de tous les justes injustement mis à mort.

12. On pourra entendre une résonance dans le sang et l'eau qui sortirent du côté du corps du Christ en croix, souvent interprétés comme une figure de la naissance de l'Église.

13. Matthieu 21, 33-46 ; Mc 12, 1-12 ; Luc 20, 9 - 19.

les fruits de la vigne arrivent à maturité, le propriétaire envoie des serviteurs pour les recevoir. Les vigneronns les tuent. Il envoie alors son fils bien-aimé. Il est tué à son tour, parce qu'il est l'héritier, disent-ils. En le tuant et en le jetant hors de la vigne, les vigneronns pensent récolter l'héritage. C'est ce qui se passe avec tous les justes qui sont mis à mort. En éliminant le juste, qu'il se nomme Abel, Naboth ou Jésus, on croit éliminer la vie qu'il porte, la justice dont il témoigne ou la parole qu'il proclame. Cette parabole est immédiatement suivie d'une intervention de Jésus qui cite l'Écriture<sup>14</sup> : « *La pierre rejetée par les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre d'angle.* » Là s'entend le renversement décisif du second testament : non seulement le juste assassiné ne sera pas abandonné de Dieu, mais il va devenir celui par qui peut se voir et tenir une autre façon d'être humain ensemble. La question n'est pas simplement de trouver des vigneronns meilleurs ou plus fidèles. Il s'agit de découvrir comment être vigneron autrement, à partir du sang versé du Fils. Non

seulement est dénoncée l'illusion de maîtriser la vie en la donnant (au sens commun du terme) ou en la retirant (par le meurtre), mais une vie est annoncée, fondée sur ce qui échappe à la mort biologique programmée ou à la mise à mort. Une autre vie que l'Évangile de Jean nomme vie éternelle<sup>15</sup>.

## Un sang à boire ensemble

« *En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie. Celui qui mastique<sup>16</sup> ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* » (Jean 6, 53-54)

Pour éclairer ce passage, il nous faut remonter quelques versets en amont : « *Je suis le pain qui est vivant, descendant du ciel.* » A ce niveau, Jésus est désigné comme un pain vivant (et non pas

14. Psaume 118, 22.

15. Dans l'évangile de Jean, la vie mortelle et la vie éternelle correspondent à deux mots différents : *bios* est du côté de la vie où la mort est subie ou assénée par le meurtrier ; *zoe* est du côté de la mort vivifiante comme par la vie donnée.

16. Le texte grec utilise non pas le mot traduit habituellement pas manger, mais un mot qui signifie mâcher, mastiquer.

simplement comme un pain). La métaphore comporte en elle une double face : pain et vivant, issu du ciel, demeure du Père. L'articulation entre le pain et la vie est essentielle. Manger un pain mort, c'est nous nourrir pour survivre, pour trouver des forces au dépens de ce que nous mangeons<sup>17</sup>, pour entretenir la continuité de notre propre corps. Assimiler de la vie sans le pain est ce que nous a montré la figure des chiens qui ont lapé le sang de Naboth, ou de la terre avalant le sang de Caïn : la vie y trouve un non-lieu (où elle aboie ou crie<sup>18</sup>), en attente de trouver un corps habité par la parole qui pourra l'accueillir. **Manger un pain vivant, c'est devenir ce qu'on mange.** Recevoir la vie qui est dans le pain, c'est accueillir pour soi un autre corps que celui que nous possédons, plus apte à servir de demeure à une parole d'amour que ce corps que nous croyons habiter : c'est devenir

l'hôte d'un corps qui nous est offert, une demeure éternelle, un corps de résurrection.

Ainsi, mastiquer<sup>19</sup> la chair et boire le sang exprime le lien à la source de la Parole et à l'origine de la Vie. « *Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et comme je vis par le Père, ainsi celui qui me mastique vivra par moi.* » (Jean 6, 57) Le Fils, Parole du Père, permet à celui qui s'en imprègne de vivre de cette Vie dont lui-même vit, et qui sainte depuis toujours en nous.

Nous ne sommes pas ici dans une perspective d'amélioration de la vie, comme si le Fils constituait une source de meilleure qualité que les autres sources auxquelles les humains pensent pouvoir s'abreuver. On pourrait dire qu'il s'agirait plutôt d'accueillir le Fils pour qu'il opère en nous, par la Parole, une œuvre de désensablement de cette source qui nous est donnée à la naissance<sup>20</sup>.

17. Ce langage est parfois utilisé avec ambiguïté quand on exprime que l'eucharistie est une nourriture reconstituante, qui exprime plus ce qu'il en est de la manne du désert, et dont le texte de Jean dit qu'il est différent du pain dont Jésus parle : « vos pères ont mangé et ils sont morts, eux. » Parler de nourriture revivifiante a l'intérêt d'évoquer la transformation de ce qui était mort (biologiquement, psychologiquement, relationnellement) en du vivant promis à un avenir.

18. Voir aussi les chiens qui, léchant les plaies de Lazare, recueillent la vie qui s'échappe de celui qui est ignoré du riche occupé à nourrir sa vie de festins somptueux. Luc 16, 19-31.

19. Le mot *mastiquer* se comprend dans ce contexte : on parle de mâcher la parole, de la garder en bouche pour lui laisser le temps d'imprégner le corps, de prendre corps dans notre chair.

20. L'épisode de la Samaritaine en donne une parabole magnifique.

Mais cette eau en appelle à un autre corps pour s'y répandre, sinon elle se perd. L'épisode de "l'hémorroïsse", qui avait des pertes de sang, en illustre bien le processus : son corps ne pouvait retenir cette Vie qui coulait en elle et qui ne trouvant pas un lieu pour être accueilli, coulait hors d'elle. Un autre corps, réveillé ou levé par Jésus, un corps de jeune fille (la fille de Jaïre<sup>21</sup>) lui est donné par simple contact avec celui dont le corps vit de la vie du Père.

Le corps qui se profile sous la représentation du corps ressuscité est celui qui vient quand nous mastiquons la chair et nous buvons ensemble le sang du Christ. **Un corps qui est d'abord l'entre-nous**, où chacun trouve sa place en référence à l'unique chair et sang qui nous réunit, et non comme l'habitant de son corps biologique. Saint-Paul l'exprime remarquablement à propos du repas du Seigneur : « *Que chacun s'éprouve soi-même avant de manger ce pain et de boire cette coupe ; car celui qui mange et boit sans discerner le Corps mange et boit sa propre condamnation.* » (1 Co 11, 28-29) Le repas eucharistique n'est pas un repas comme les autres, où la nourriture serait particu-

lièrement nourrissante et la boisson singulièrement désaltérante. C'est un repas qui annonce et accomplit un Corps de convives où la place donnée au frère est décisive. « *Ainsi donc, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres. Si l'on a faim, qu'on mange chez soi.* » (1 Co 11, 33-34).

Notre corps est en train de venir. Mais précisons-le ici, il ne s'agit pas de mépriser ce qui est actuellement notre enveloppe charnelle. Bien au contraire, car elle permet de discerner cette Vie qui s'y est glissée clandestinement à notre première naissance, attendant l'Heure de la révélation, l'heure de notre seconde naissance. Notre corps biologique n'est pas à sacrifier (se donner la mort ou souffrir, fusse par amour), il est à glorifier.

## Une vie qui fait chanter

Pour clore temporairement ce parcours où nous avons cherché la Vie en suivant sa trace dans le sang répandu et repris en une source nouvelle, peut-être est-il bon de revenir à une origine, où la

21. Marc 5, 21-43.

dimension naissante et native apparaît particulièrement : la vie surgissant dans le corps de la femme. S'y entend cette Vie qui apparaît avec la vie. L'intérêt de Jésus pour les enfants, placés au centre, comme modèle pour les disciples, nous y incite. Ce qui est en jeu là est la possibilité de notre consentement à ce que notre corps, masculin ou féminin, soit une action de grâce, **un corps de célébration du don de la Vie**. Un consentement à le donner pour que, chant de louange, il fasse signe et parole pour nos frères de cette vie ignorée qui les habite. En être des témoins tout simplement, dans une connivence que l'épisode de la rencontre d'Elisabeth et de Marie montre merveilleusement : « *Quand Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant bondit dans son sein et Elisabeth fut remplie de l'Esprit Saint. Elle poussa un grand cri et dit : "Tu es bénie plus que toutes les femmes, béni aussi est le fruit en ton sein"* » Le corps de Marie qui a accueilli la Vie même de Dieu laisse entendre dans sa parole, par une simple salutation, de quoi susciter dans la

chair accueillante à l'Esprit de sa cousine un oui à une Vie. Un assentiment qui s'est logé au cœur de cette vie commençante qu'elle avait tant appelée de ses vœux. La parole échangée entre les deux femmes est communication d'une vie à une autre vie, même si les corps de leurs enfants à naître ne peuvent encore se voir, se toucher. Cette expérience première peut-elle aussi donner du poids à l'espérance que la possibilité d'une communication n'est pas totalement perdue quand la mort sépare deux êtres ? Le chant du *Magnificat* qu'entonne Marie à l'occasion de cette rencontre inaugurale nous le laisse espérer : le chant de la Vie dépasse les limites du temps et de l'espace qui sont notre demeure actuelle.

Qu'est-ce que la Vie ? Nos paroles, nos corps en savent quelque chose. Les Écritures nous invitent à y écouter les frémissements d'un enfantement qui s'opère en nous chaque jour qui passe. Bon sang ne ment jamais... ■

# Conditions d'une décision éthique

**par Jean-Marie PLOUX**

prêtre de la Mission de France

---

**Jean-Marie est bien connu de nos lecteurs. Théologien, il fait partie du Service Recherche Formation (SRF). Il est membre d'une Equipe de partenaires de la Communauté Mission de France à Bordeaux.**

Faut-il se battre sur les mots ? autrefois on parlait de morale (mot à racine latine), aujourd'hui on préfère parler d'éthique (mot à racine grecque). Peut-être parce que "la morale" apparaît trop rigide, trop abstraite, trop tributaire de ses fondements judéo-chrétiens ou de sa forme III<sup>e</sup> République ?

Va donc pour l'éthique. De toute manière il s'agit de l'art de faire des choix, de poser des actes au service de l'homme : les conditions de son existence et son devenir, en visant tout l'humain et tous les hommes, en se situant dans un présent qui engage un avenir. Mais en fonction de quoi, de quelle vision

de l'homme faire ces choix ? en fonction de principes, de valeurs, de règles, d'interdits qui constituent... une morale. Alors convenons d'appeler morale l'ensemble des repères et critères sollicités pour prendre une décision dans l'ordre de la conduite humaine : ce qui correspondrait à l'*éthique*.

## Quand la Nature et la Vie se dérobent...

Quelle est donc la question qui est au cœur de ce numéro de la *Lettre aux Communautés* ? Je me risquerai à la formuler en partant d'assez loin.

Les hommes vivent sur une planète pleine de ressources et de dangers. Ils sont contraints de vivre en société car c'est de la société – de la culture – qu'ils tirent leur humanité, mais la société est aussi une menace pour l'individu. Et chaque homme est habité de pulsions, de désirs qui nourrissent son inventivité, son plaisir, ses passions mais qui menacent aussi de le submerger et de le conduire à la mort. Or pour trouver un chemin d'équilibre, les hommes

n'ont pas les ressources et les servitudes des autres vivants plus ou moins déterminés par leurs instincts. Ils sont libres. Non pas d'une liberté absolue, détachée de toute contingence. Mais, sur la base de déterminations biologiques (génétiques), physiologiques, écologiques<sup>1</sup>, économiques, sociales, politiques, juridiques, culturelles qui le précèdent, chaque individu de l'espèce humaine est appelé à faire son chemin d'humanité avec d'autres et pour d'autres.

Comme dit le sage Ben Sira : « *Le Seigneur a créé l'homme au commencement et l'a laissé à son propre conseil. Si tu le veux, tu peux observer les commandements ; rester fidèle dépend de ton bon vouloir. (...) Aux hommes sont proposés la vie et la mort : à chacun sera donné selon son choix.* » (Si 15, 14-15. 17)

Les hommes sont libres, oui, mais il y a des normes à respecter pour vivre dans un (relatif) bonheur. D'abord il y a des interdits d'origine (parce qu'ils sont sans origine repérable) sans lesquels une société humaine n'est tout simplement pas possible. Par exemple les interdits fondateurs de l'inceste<sup>2</sup> et du meurtre<sup>3</sup>, mais aussi l'obligation fondamentale

1. Situation géographique, historique

2. Qui évite la consanguinité, assure la filiation et oblige à l'ouverture sur l'autre. A mon sens, les mêmes raisons devraient être invoquées dans l'interdit du clonage reproductif.

3. Au moins dans le cadre de la configuration de certains groupes humains.

d'une certaine solidarité dans l'échange, les règles du don et du contre-don, etc.

Et puis il y des "codes" qui rassemblent un certain nombre de règles morales. Les formes peuvent en être diverses. Ici ce sont les "commandements" de Dieu transmis par Moïse. Chez les stoïciens ce sont les règles qui président à l'organisation harmonieuse du cosmos. C'est pourquoi leur morale est précédée d'une étude de la "nature" (= une physique) car il faut organiser la société et la vie personnelle sur les mêmes principes pour vivre en cette harmonie sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

### La Nature n'est plus ce qu'elle était...

Tant que la nature resta un objet de contemplation reflétant quelque chose de la volonté de Dieu, une réalité "sacrée", elle demeura une norme imposant ses limites à l'homme. Ou, plus exactement, les hommes appuyèrent leurs normes sur les limites imposées par la nature et considérées comme émanant de la volonté de Dieu. Du jour où elle devint objet de connaissance scientifi-

que et d'exploitation technique, au sens *moderne* des termes, ce fut à l'homme de poser les limites et de dresser le cadre de son agir sur la nature de telle sorte qu'il en respecte les rythmes, les flux, les ressources et le renouvellement. On sait que l'homme, l'occidental en particulier, fut loin d'avoir la sagesse requise pour cela et les écologistes déplorent à juste titre les déforestations, la désertification, l'effet de serre, etc.

### La société non plus

Le deuxième temps fut celui de l'organisation sociale démocratique. Pendant des millénaires la société traditionnelle fut composée en ordres hiérarchiques (à fondement "sacré") et chaque individu recevait son identité de sujet de son appartenance à ces ordres et de sa soumission à leur ordonnancement. Avec l'avènement de la démocratie *moderne* et la fin de l'organisation traditionnelle légitimée en dernier ressort par la religion, il fallut poser les lois d'une autre organisation sociale à partir de sujets théoriquement égaux en droits.<sup>4</sup>

4. On ne confondra pas loi morale et loi positive. Celle-ci, en démocratie, votée par le parlement, est au service du bien commun des personnes et construit un ordre public. Elle est décidée à la majorité et on peut espérer, du moins lutter pour qu'elle soit en accord avec la loi morale. La loi morale n'est pas une question de majorité. D'ailleurs le Comité Consultatif National d'Éthique (CCNE) donne des *avis* en matière d'éthique mais ne fait pas de lois.

On peut donc, schématiquement, caractériser le mouvement de ces deux temps en disant qu'avant la *modernité* l'impuissance de l'homme à changer le cours des choses, de la nature, de la société, servait de point d'appui à une norme qui semblait ainsi s'imposer à lui de l'extérieur. Mais, après, l'homme s'est vu contraint de poser à partir de lui-même et en avant de lui les lois de son agir. C'est ce que l'on a appelé le passage de l'hétéronomie à l'autonomie. On a retenu en particulier le nom de Kant pour l'énoncé de règles fondamentales de la morale des hommes devenus sujets. Citons : « *Les êtres raisonnables sont tous assujettis à la loi suivant laquelle chacun d'eux ne doit jamais traiter sa propre personne ni celle d'autrui comme de simples moyens, mais toujours comme des fins en soi.* »<sup>5</sup> et « *Agis toujours selon une maxime qui puisse en même temps se transformer en loi universelle.* »

### Et, maintenant, la Vie...

Pendant il était un domaine qui restait soustrait au pouvoir de l'homme, c'était celui de

la vie, elle aussi réalité sacrée. C'est pourquoi "le respect de la vie" pouvait servir de critère dans la décision éthique. Dans la morale chrétienne ce respect de la vie, considérée comme une expression de la nature et donc de la volonté de Dieu, a dominé toute la morale ayant trait à la sexualité. Comme la reproduction était l'une des pièces maîtresses de la société traditionnelle, toute la morale sexuelle et conjugale de ce temps a été au service premier de cette reproduction. Avec l'avènement de la Modernité, le sujet moderne a dû repenser l'exercice de sa sexualité. Mais le "respect de la vie" est resté le socle de toute une réflexion morale.

Or voici qu'après la découverte des moyens chimiques de contraception, dans les années soixante, nous abordons aujourd'hui le continent de la génétique qui nous met dans un rapport nouveau à la vie. « *Les progrès spectaculaires de la génétique moléculaire ne cessent de rendre ce que nous sommes « par nature » toujours plus accessible aux interventions biotechnologiques* »<sup>6</sup> La Vie nous

5. Autre formulation : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. »

6. Jürgen Habermas, *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?*, Gallimard, 2002, p. 41

précède comme un don mais le vivant est, comme jamais, remis entre nos mains.

Certes, pour le moment, nous sommes toujours tributaires de cellules préexistantes. C'est-à-dire que nous travaillons sur les conditions du vivant non sur sa production. Il n'empêche : comment pourrait-on se référer à la vie, au respect de la vie quand il s'agit de déterminer les conditions d'apparition du vivant, les conditions de vie du vivant ?

La vie immaîtrisée, parce qu'elle nous échappait et nous commandait du dehors, pouvait servir de point d'appui à des normes morales. Tout se passait comme si la *nature*, caractérisée par le *hasard*, déterminait ce qui était *indisponible* à l'homme et donc *intangibile*, soustrait à son pouvoir et à son action. Nous sommes obligés de passer d'une indisponibilité de fait, qui tenait à notre impuissance, à une indisponibilité décrétée, qui limite notre puissance, et ceci au nom de l'homme et de l'humanité que nous voulons être : personnes solidaires dans leur histoire et se portant un mutuel respect. Maintenant c'est à nous de poser *a priori* les limites et le cadre normatif du vivant et, surtout, de l'hom-

me. « *Ce que la science met techniquement à notre disposition doit être soumis à un contrôle moral faisant en retour que, pour des raisons normatives, on ne puisse pas en disposer à notre gré.* »<sup>7</sup> Il n'est que de se référer aux débats suscités par les hypothèses du clonage reproductif ou thérapeutique ou encore par les manipulations génétiques pour comprendre de quoi il s'agit. Et les voix qui s'élèvent à partir d'horizons spirituels divers pour demander l'interdiction universelle du clonage reproductif illustrent bien la démarche à laquelle nous sommes invités ou contraints.

Dans le même domaine, on connaît l'ampleur des débats qui entourent le statut de l'embryon. Pour certains, il ne fait aucun doute qu'en lui-même c'est déjà un être humain qui doit bénéficier du respect dû à la dignité de toute personne humaine. A l'autre extrême, ce n'est qu'un amas de cellules plus ou moins différenciées qui recèlent en elles-mêmes la capacité à donner forme à un être humain. Entre les deux, il a été défini comme « *une personne humaine potentielle* » ou comme « *une potentialité de personne humaine* » (et donc éventuellement d'autre chose : matériel thérapeutique, par

7. Wolfgang Van Daele, cité par Jürgen Habermas, *ibidem*, p. 41.

exemple). Or ce n'est pas telle ou telle étape dans le développement continu de l'embryon qui permet par elle-même de trancher le débat. Cela relève de la décision de l'homme et c'est pourquoi les évêques, comme d'autres, sont fondés à dire leur opposition à toute création d'embryons qui feraient de ces derniers des objets, fût-ce de recherche à des fins thérapeutiques.<sup>8</sup> De même la définition du concept de dignité de la personne humaine n'est pas commandée par telle ou telle capacité ou incapacité, telle ou telle qualité ou absence de qualité de l'individu.

Le catéchisme des évêques de France énonce ainsi quelques-unes des questions fondamentales auxquelles nous sommes affrontés : « *Dans quelle mesure les techniques nouvelles concourent-elles au bien de l'humanité ? L'homme saura-t-il maîtriser ces nouveaux pouvoirs, ou bien en sera-t-il esclave ? Cèdera-t-il à l'ivresse de sa puissance ou saura-t-il s'imposer une régulation ?* »

8. Déclaration du 27 Janvier 2003. Extraits dans le journal *La Croix* du 28 Janv. 2003, p. 20.

9. Les évêques de France, *Catéchisme pour adultes*, Centurion, Cerf etc. 1991. On lira avec profit les p. 290-298 consacrées au sujet de la morale et de l'éthique.

10. Cette question me paraît sensiblement différente de celle des critères à retenir pour porter un jugement moral sur un acte : liberté, intention droite, nature de l'acte, moyens en accord avec la fin, discernement des circonstances, etc.

11. Congrégation pour la doctrine de la foi, *Note doctrinale à propos de questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique*, 16 janvier 2003.

Nous voici à pied d'œuvre pour réfléchir à la question des conditions d'une décision éthique à propos du vivant...<sup>10</sup> Par où commencer ? Peut-être, puisque nous nous voulons chrétiens, par quelques considérations à ce sujet.

## Les conditions chrétiennes d'une décision éthique

Trois repères sont proposés aux chrétiens dans leur démarche éthique.

### L'esprit de l'Évangile

Dans sa dernière note sur « *L'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique* »<sup>11</sup>, le Cal Ratzinger rappelle justement que dans l'existence des chrétiens « *il ne peut y avoir deux vies parallèles, d'un côté la vie qu'on nomme 'spirituelle' avec ses valeurs et ses exigences ; et de l'autre, la vie*

dite "séculière", c'est-à-dire la vie de famille, de travail, de rapports sociaux, d'engagement politique, d'activités culturelles ». (§ 6) Et, dans sa conclusion (§ 9), il cite le § 43 de *Gaudium et spes* où le Concile exhorte les fidèles « à remplir avec zèle et fidélité leurs tâches terrestres, en se laissant conduire par l'esprit de l'Évangile. » La première instance à laquelle un chrétien doit se référer en toute décision éthique est donc l'esprit de l'Évangile, l'esprit des Béatitudes. Ce qui veut dire accepter de se référer à une Parole qui nous précède et qui est livrée dans une Écriture à interpréter. Cette référence à une Écriture éclaire notre altérité car elle nous situe devant un Autre par la médiation du rapport aux autres et elle nous situe dans une histoire – personnelle et collective – dont l'Origine et la Fin nous échappent.

Cela demande au moins de se souvenir que quelque chose de Dieu est impliqué dans l'humanité de l'homme et dans l'histoire de l'humanité et que tout homme a une dimension de mystère et d'éternité. Mais cela inscrit aussi au cœur du chrétien le souci du plus faible, du dernier, de celui qui est exclu, de l'*insignifiant*.<sup>12</sup> Car c'est là, selon ce

que nous révèle le "langage de la Croix", que se joue la révélation de Dieu pour l'homme.<sup>13</sup> D'ailleurs c'est bien dans ces lieux de fracture, de déficience ou de péril de l'humain que se joue l'humanisation de tous et l'humanité d'une société s'évalue en dernière analyse sur la manière dont elle traite les plus faibles et les plus fragiles. Cela ne veut pas dire évidemment qu'il faille multiplier les handicapés et les pauvres pour avoir l'occasion d'être humains ! C'est pourtant le sentiment que l'on a parfois devant une pratique systématique de réanimation néonatale ou devant le refus du diagnostic préimplantatoire qui, au nom du respect absolu de la vie, se soucie peu des conditions ultérieures de vie. « *Nous ne devons pas en effet souhaiter qu'il y ait des malheureux pour avoir l'occasion d'accomplir des œuvres de miséricorde. Tu donnes du pain à qui a faim : mais mieux vaudrait que nul n'ait faim et que tu n'aies personne à qui donner !* »<sup>14</sup>

L'esprit de l'Évangile est aussi un appel au don de soi. Donner sa vie pour l'autre, accepter de perdre sa vie sont peut-être au delà de ce que requiert la morale mais cela reste un appel de l'Évangile.

12. Le mot est de Gustavo Gutierrez.

13. 1 Cor. 1, 18 -2.

14. S. Augustin, *Commentaire de la première épître de S. Jean*, Traité VIII, 5 (Sources chrétiennes, n° 75) p. 349.

Enfin l'esprit de l'Évangile démasque en nous les suffisances et les aveuglements. D'une part il nous rappelle notre finitude, de l'autre, il doit nous rendre attentifs au vertige du mal qui nous habite, au pouvoir séducteur du "diable", – par exemple le pouvoir occulte de l'argent, la fascination du pouvoir –, bref, à ce que l'on appelle le péché.

### La parole du Magistère

Le deuxième élément à prendre en compte – qui vient souvent en premier dans la réflexion spontanée des chrétiens et dans la présentation des médias –, c'est la voix du Magistère, c'est-à-dire des Pasteurs, dont la mission est de veiller sur l'authenticité de la foi et sur une communion ecclésiale respectueuse des légitimes différences culturelles. Il s'agit pour des catholiques des paroles et des textes émanant de Rome ou des diocèses, en tenant compte évidemment de la portée de ces textes qui ne sont pas tous à mettre sur le même plan. Mais on peut élargir ce Magistère aux Pasteurs de l'Église orthodoxe ou des Églises réformées. Ensemble ils exercent une tâche de discernement au service de tous, en-

semble ils sont les témoins de l'universalité de l'Église en ses différences historiques et culturelles. Il ne s'agit pas seulement de rappeler des principes, il s'agit d'accompagner la démarche de l'homme – croyant ou non – pour l'aider à discerner le bien. Et si les Pasteurs doivent garder leur liberté de parole, ne pas céder aux sentiments, aux pressions et aux modes, ils doivent aussi se rappeler ce verset de l'évangile de Luc : « *Vous aussi, légistes, vous êtes malheureux, vous qui chargez les hommes de fardeaux accablants, et qui ne touchez pas vous-mêmes à ces fardeaux d'un seul de vos doigts.* » (Luc 11, 46)

### La communauté ecclésiale

Troisième élément : la communauté ecclésiale qui devrait être un lieu d'échange et de dialogue. Dialogue à l'intérieur d'elle-même d'abord et dialogue avec les autres, affrontés aux mêmes questions et cherchant aussi les chemins de l'homme. De ce point de vue, en vertu de la nouveauté des questions qui se posent à l'homme<sup>15</sup>, aucun individu, aucune communauté – chrétienne ou non – ne peut prétendre détenir à soi seul les solutions ou

15. Il faudrait dire : à l'homme occidental, celui des pays riches, car il ne faut pas oublier qu'ailleurs dans le monde les peuples luttent d'abord contre la mortalité infantile et pour trouver des moyens de survie (la nourriture et la santé) ou de vie (éducation, formation, travail).

déterminer la conduite à tenir qui soit la plus juste possible. On n'est pas intelligent sans les autres. Et la participation des communautés ecclésiales au débat éthique est, certes, une manière de dire ses préoccupations et ses convictions mais aussi une façon de mieux appréhender la nature des questions posées, leurs enjeux, les options à prendre, afin de mieux éclairer la conscience de tous.

Ces trois éléments jouent les uns par rapport aux autres et aucun d'eux ne se suffit à lui-même.

## L'ambition chrétienne de l'universel

Cela dit, la foi chrétienne et la morale qui l'accompagne ne sont pas réservées aux seuls chrétiens. Au contraire, leur dimension universelle a toujours été affirmée. D'abord parce que la foi est proposée à tous : Jésus est venu pour tout homme et son message concerne tout l'homme. Ensuite parce qu'il n'y a pas une double vérité : celle qui relèverait de la Révélation et celle qui relèverait de la raison. D'une certaine manière, il n'y a pas plus

de morale chrétienne que de science ou de philosophie chrétiennes. Une morale est pour le vivre ensemble de tous les hommes et pour le respect de chaque homme comme une personne unique.<sup>16</sup>

L'ambition de l'universel se justifie aussi aujourd'hui parce que la situation du monde, l'interdépendance des hommes, la dimension mondiale des questions exigent que les hommes dialoguent, réfléchissent ensemble, tiennent compte les uns des autres dans des décisions qui les engagent tous. Jürgen Habermas parle à ce propos « *des raisons séculières* (nous dirions laïques) *qui, dans une société marquée par le pluralisme des visions du monde, doivent raisonnablement compter sur la capacité d'acceptation de tous.* »<sup>17</sup>

## La loi naturelle : un lieu de contresens

Cette dimension d'universalité, l'Eglise l'exprime par la référence à la *loi naturelle* ou à la *morale naturelle*. Cette conception trouve ses sources dans le récit biblique de la Genèse et les écrits de sagesse mais aussi dans la philosophie grecque en particulier, comme je l'ai déjà signalé, stoïcien-

16. L'un des problèmes est que la présentation de la position chrétienne repose sur une argumentation ontologique, métaphysique, qui n'est plus reçue par tous...

17. J. H. *ibidem*, p. 36.

ne. S. Thomas a développé ce concept dans sa théologie qui demeure une référence de la pensée du Vatican. Mais aujourd'hui cette terminologie prête à de multiples malentendus ou à de véritables contresens.

Le premier vient de ce que l'on oppose la nature à la culture, l'inné à l'acquis. Et comme la nature, en ce sens, n'est qu'une pure capacité à laquelle les cultures viennent donner forme, on ne voit pas comment la nature pourrait en quelque manière être normative sauf comme un devoir commun de lui donner justement forme par la culture.

Un deuxième contresens est engendré par la représentation d'un état de nature de l'homme qui serait antérieur au péché originel et servirait de référence à l'être moral restauré par la grâce. Entendu au sens de vocation de l'homme, cet état de nature pourrait à la rigueur se comprendre mais considéré comme une figure humaine déterminée dans un avant de l'évolution et de l'histoire des hommes, cela n'a plus de sens pour les contemporains de la théorie de l'Évolution.

Proche de cette conception est la représentation de la nature comme ce qui est spontané, qui

émane de l'homme non corrompu par la vie en société. On peut penser à la dénomination de "naturels" donnée justement aux bons sauvages des pays découverts par les colonisateurs européens (voir Rousseau...). Cela fait sourire. Et pourtant il ne manque pas de scientifiques qui prétendent trouver dans les configurations ou l'organisation fonctionnelle du cerveau, les bases de l'altruisme, de la solidarité, de la compétition, etc.

Enfin un dernier malentendu vient de l'opposition entre ce qui serait une *loi* de la nature et la *liberté* de l'homme.<sup>18</sup>

### Que faut-il entendre par ces mots de *loi naturelle* ?

Comme le disent les évêques français dans leur catéchisme : « *En créant l'être humain intelligent et libre, Dieu lui a donné le moyen de découvrir, comme à tâtons, ce qui allait dans le sens de son accomplissement, de sa dignité, de sa liberté.* » § 494. C'est cette capacité à discerner le bien qu'on appelle *Loi naturelle*. Où il apparaît déjà clairement qu'il ne s'agit pas d'un prêt-à-agir moral, mais d'une recherche et d'une élaboration dans l'histoire.

18. Beaucoup d'analystes contemporains réfléchissent sur cette articulation de la Loi et de la liberté. Voir par exemple les livres de Pierre Legendre ou Charles Melman.

Pour sa part, le catéchisme de l'Église catholique<sup>19</sup> énonce que seul parmi tous les êtres animés, l'homme peut se glorifier d'avoir été digne de recevoir de Dieu une loi : animal doué de raison, capable de comprendre et de discerner, il réglera sa conduite en disposant de sa liberté et de sa raison, dans la soumission à Celui qui lui a tout remis<sup>20</sup> (§ 1951).

Ainsi, la loi naturelle est-elle la capacité de la raison à discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, le bon du mauvais. « *Cette loi est dite naturelle non pas en référence à la nature des êtres irrationnels, mais parce que la raison qui l'édicte appartient en propre à la nature humaine.* » « *La loi naturelle n'est rien d'autre que la lumière de l'intelligence mise en nous par Dieu; par elle, nous connaissons ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Cette lumière ou cette loi, Dieu l'a donnée à la création.* »<sup>21</sup> (§ 1955). C'est pourquoi cette loi « *qui exprime la dignité de la personne et détermine la base de ses droits et de ses devoirs* » est universelle. Avec les évêques français (§ 498) on peut en voir une expression dans la référence aux Droits de l'homme.

Cependant, ajoute le § 1957 du catéchisme de l'Église catholique : « *L'application de la loi naturelle varie beaucoup ; elle peut requérir une réflexion adaptée à la multiplicité des conditions de vie, selon les lieux, les époques et les circonstances. Néanmoins, dans la diversité des cultures, la loi naturelle demeure comme une règle reliant entre eux les hommes et leur imposant, au-delà des différences inévitables, des principes communs.* »

Ainsi, comme critère de la décision éthique, ce que l'Église appelle loi naturelle est la reconnaissance du rôle universel de la raison et une confiance dans sa mission. Elle engage donc les chrétiens à faire travailler leur raison avec d'autres, dans un débat de conscience, une recherche de la vérité et une détermination de la conduite la plus juste pour qu'elle serve l'humanité de l'homme et de tous les hommes. Entre autres choses, cela demande compétence, information et connaissance, attention aux situations singulières et distance pour ne pas s'y enliser, souci de l'universel, capacité au dialogue et au débat...

19. Catéchisme de l'Église catholique, publié par le Vatican, Mame-Plon, 1992, p. 405-407.

20. Tertullien, Marc. 2, 4.

21. S. Thomas d'A., dec. praec. 1.

## Entre l'absolutisme abstrait et le relativisme concret, un chemin de relativité

Réfléchir aux “conditions d’une décision éthique” implique évidemment que l’on dise : non au fait accompli. Non à la sacralité de la Recherche qui aurait tous les droits (et derrière elle, non aux intérêts financiers qui prétendent la commander). Non au raisonnement du type : si ce n’est pas nous qui le faisons, d’autres le feront et ils en tireront profit. Mais : oui au temps de la réflexion, oui à la confrontation des points de vue et des références, oui aux mesures conservatoires et aux moratoires quand on ne voit pas clair sur les enjeux ou les conséquences d’une décision.

Cependant la décision éthique se fraie un chemin entre deux écueils. Le premier est celui de l’absolutisme et de l’abstraction.

### L’absolutisme abstrait

J’entends par absolutisme la démarche qui pose une instance (le magistère des clercs ou des scientifiques, par exemple) ou un principe (ainsi : le respect de la vie) ou une valeur (la liberté, la con-

naissance...) comme des absolus devant lesquels tout doit plier, toute contestation cesser, toute alternative disparaître. Attitude de peur et de paresse qui croit sauver la vérité en refusant les remises en cause, les affrontements et les conflits.

Cela va généralement de pair avec l’abstraction qui ne fait aucun cas de la complexité du réel et des situations concrètes. C’est le discours immuable et intemporel qui pense être fidèle aux principes mais qui est sans effet parce qu’il est inaudible. Il en va ainsi de certains discours qui, face aux nouvelles questions posées par la vie du vivant, se contentent de répondre non à tout. Or il y a, c’est vrai, des raisons de s’inquiéter. Il y a des dérives possibles. Et il y a des paroles à dire. Mais il y a des discernements à faire, des propositions à risquer.

L’abstraction va souvent de pair avec l’amalgame et l’indifférenciation des questions. On ne peut pas confondre la dignité indéniable de la vie humaine et la dignité de la personne humaine. Pallier la stérilité par fécondation *in vitro* par exemple n’a pas les mêmes conséquences si le donneur d’ovocyte ou de sperme est l’un des conjoints ou une tierce personne. Ce n’est pas la même chose d’utiliser pour la recherche des embryons comme

on dit : surnuméraires et sortis d'un projet parental ou de fabriquer de l'humain par clonage pour une médecine régénérative.<sup>22</sup> Je ne dis pas que l'une soit acceptable et l'autre non. Je prends ces exemples pour dire qu'une décision éthique ne peut se prévaloir simplement d'un recours à des principes du type : la vie est sacrée, il faut interdire tout ce qui n'est pas "naturel" ou, au contraire : La recherche est sacrée, les scientifiques doivent avoir toute liberté dans la manipulation du vivant.

Exemple : Jürgen Habermas cite un propos du Président fédéral Johannes Rau en date du 18 mai 2001 : « *Quiconque s'engage dans l'instrumentalisation de la vie humaine, quiconque distingue la vie qui vaut d'être vécue de celle qui ne le vaut pas, celui-là est entré dans une voie où il n'y a plus de point d'arrêt.* »<sup>23</sup> Mais que fait-on quand un diagnostic préimplantatoire met en évidence que certains embryons issus d'une fécondation in vitro sont sains et d'autres grevés d'une anomalie génétique à graves conséquences invalidantes ? Va-t-on tirer au sort le ou les embryons à implanter sous prétexte de ne pas distinguer la vie qui vaut d'être vécue de celle qui ne le vaut pas ? (La

vie de l'être humain concerné, celle de son entourage immédiat et l'engagement ou le non engagement de la société vis-à-vis de lui) ou va-t-on interdire tout diagnostic préimplantatoire parce qu'il conduit à ce genre de questions ?

## Le relativisme

Ce qui nous conduit au deuxième écueil : celui du relativisme qui se justifie de la pluralité des sociétés modernes, du droit à la recherche et de la liberté absolue des individus. C'est le refus de toute référence à une instance, à une norme ou à une valeur plutôt qu'à d'autres car elles seraient toutes des expressions contraignantes et contradictoires, ou des valeurs approchées d'un idéal hors d'atteinte et irréaliste. Alors, vu la complexité des situations concrètes, on refuse de proposer des normes, et on laisse chacun se débrouiller dans sa (pseudo) liberté. Il n'y a plus ni limites, ni Autorité, ni Loi. Tout est possible et tout est excusable au nom des particularités des individus et des requêtes qu'ils fondent sur "leurs droits à", au nom des diversités culturelles, religieuses ou idéologiques, etc.

22. Qui projette d'utiliser des cellules souches pour le traitement de maladies comme celle de Parkinson ou d'Alzheimer.

23. J.H. *ibidem*, p. 35.

C'est la démission devant l'enchaînement fataliste du : Puisqu'on *peut* le faire, on le fera ; puisqu'on le *fera*, ce sera *légal* ; puisque c'est *légal*, c'est *permis* et puisque c'est permis, c'est *moral*.

## Un chemin de relativité

Entre les deux, le chemin humain est un chemin de relativité qui s'efforce d'articuler des instances différentes, des points de vue divers, un jeu de valeurs qui se contrefortent, si je peux risquer ce néologisme.<sup>24</sup> Car les valeurs n'ont de portée qu'en relation les unes avec les autres, les unes contrebalancées par les autres. Ainsi la liberté qui n'est pas lestée de solidarité conduit à la disparition du plus faible. La paix considérée comme un absolu, c'est Munich. Le respect de la vie lui-même doit s'interroger sur la nature de la vie. Et puis ce qui touche au vivant, à l'homme vivant, à la personne humaine, ne relève pas que de la biologie, ou que de la sociologie ou que de la psychanalyse, etc. Par conséquent il faut conjuguer les différents regards, les compétences croisées ; débusquer les intérêts cachés, les peurs ou, au contraire, les folles inconsé-

quences. Ainsi, la relativité se traduit toujours par une tension, jamais par le simplisme de déductions automatiques à partir d'un seul principe ou d'une seule valeur.

Sur ce chemin de relativité, il faut le courage de voir les situations en face, de poser les questions, de proposer des réponses. C'est le refus de l'émiettement moral qui soustrait la particularité individuelle ou culturelle à des normes qui concernent l'humanité entière, comme condition de l'homme et comme espèce solidaire. Mais c'est une prise en compte des situations singulières dans leur dimension d'universel. Ce qui veut dire que l'on considère avec l'ouverture d'esprit, l'audace et l'humilité nécessaires, les situations singulières et que l'on pense les décisions de telle sorte qu'elles puissent concerner tout homme dans des situations similaires. L'universel n'est pas postulé comme une sorte de déjà-là, comme un intemporel ou une abstraction qu'il suffirait de faire atterrir dans la pratique. Il s'invente et il vaudrait mieux parler d'universalisable comme ce qui est communicable, objet possible de dialogue et potentiellement applicable par tous.

24. André Levesque et son neveu, Georges Levesque, ont fait un travail très intéressant sur ce thème : *Des goûts et des valeurs*, Edition Charles Léopold Mayer, Paris, 1999.

Mais cela va de pair avec un respect des interdits et des limites, et, s'il le faut, une restauration de l'autorité.<sup>25</sup> L'interdit en effet, ou la Loi, est un rempart contre ces violences destructrices que sont la confusion, la domination, l'asservissement, l'enfermement sur le même. Il ouvre un espace moral parce que c'est un espace de vie, d'ouverture à l'autre, de relation, de respect.

J'ajoute que ce caractère relatif de la décision morale tient aussi au fait que l'homme est un être relationnel. Il se tient dans l'être par les relations qui le font exister. Ainsi la décision morale ou éthique n'est pas l'application simple d'un principe à une situation où le présent et l'avenir d'un homme sont en jeu. C'est la recherche d'une ligne de conduite qui prend en compte ce tissu relationnel à la fois en amont de l'homme et en aval : dans ce qui engendre et produit l'homme et dans ce qu'il engendre et produit. Et puis il faut se souvenir que l'on doit tout faire pour le bien de l'homme mais ne pas oublier que la chimère de la toute-puissance est dangereuse et que l'homme, comme tout vivant, est un être contingent et mortel. Assumer la finitude de l'homme fait partie des conditions de la décision éthique.

La morale vise le Bien. Il arrive, heureusement, que le Bien apparaisse avec une sorte d'évidence et que les choix à faire soient clairs, même s'ils sont coûteux. Mais il arrive aussi souvent que les situations soient complexes, que les connaissances sur les enjeux présents ou les conséquences futures soient partielles, que les intérêts soient contradictoires. Alors la décision à prendre est celle du meilleur ou celle du moindre mal. Ce fut la raison d'être de la casuistique jésuite que d'accompagner la décision morale des consciences au moment où l'homme moderne devenait un sujet autonome. Et, dans ce genre de choix auquel on est contraint, il faut se garder du définitif mais, au contraire, réserver la possibilité de revenir sur ce qui a été décidé compte tenu de nouveaux éléments qui ressortent à de meilleures connaissances, à des confrontations plus larges, à des conséquences mieux évaluées, etc. Dans l'ordre de l'éthique, il y a une dynamique du provisoire qu'il faut assumer. Et il faut assumer aussi les pans d'obscurité, les erreurs, les incapacités à dire ou à faire, rester ouvert aux interpellations de l'autre et aux retours sur soi-même.

25. L'autorité : *Au nom de ...* limite le pouvoir qu'elle fonde. Lorsqu'elle est niée ou non reconnue, le pouvoir devient tyrannie et dictature.

## La conscience

Tout au long de la démarche de discernement, du questionnement initial à la décision finale, c'est l'homme en sa conscience qui est responsable de son acte. Car la conscience de l'homme est « *le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où Sa voix se fait entendre.* »<sup>26</sup> Personne ne peut se substituer à la conscience de l'autre. Mais toute conscience doit être informée, aux deux sens du mot : elle doit être formée par l'éducation et instruite par l'information, par la connaissance. Car s'il est vrai que la voix de Dieu s'y fait entendre, c'est par la médiation des paroles de l'homme et par la présence de l'Esprit dont nous croyons qu'il veille sur l'humanité de l'homme en le rendant sensible à ce qui va contre son humanité et celle d'autrui. Mais il faut être lucide... les consciences s'endorment et se corrompent. Et puis il y a les jeux de l'inconscient ! C'est pourquoi, nonobstant le respect dont elle doit jouir, toute conscience est justiciable devant la Loi, en particulier quand elle prend figure de la Déclaration universelle des droits de

l'homme et des juridictions internationales chargées de veiller sur l'humanité des hommes et des peuples. La conscience du sujet est un sanctuaire inviolable, mais elle n'est pas un Absolu au-dessus de la Loi. On doit certes respecter celui qui, en conscience, a pris telle ou telle décision ; reste que son acte peut être jugé selon les lois d'une société qui donnent forme concrète à la Loi comme les libertés à la Liberté. Ainsi, l'objection de conscience doit être reconnue, mais parfois elle doit payer le prix de sa désobéissance aux lois. C'est cette tension risquée où, parfois, l'homme risque sa vie, qui signe la valeur même de la vie humaine. Car si l'homme n'est plus capable de donner sa vie pour des raisons de vivre, alors la vie humaine est en danger d'insignifiance. Mais si, au nom de raisons de vivre ou de principes, on sacrifie la vie des hommes, alors on verse dans l'inhumanité.

Aussi la vie morale est un combat incessant dans le cœur des hommes et dans le monde. Le combat engage la liberté de chacun : nul ne peut se permettre de juger le cœur des autres. On comprend l'appel du Christ : « *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés* » (Lc 6, 37). Personne n'est à même

26. Vatican II, *Gaudium et spes* § 16. (Voir le texte complet dans la rubrique "Sources" en fin de numéro).

de mesurer la liberté de l'autre dans le bien comme dans le mal. Autre chose est de juger les comportements et les situations car il n'est pas vrai que tout est acceptable. *Juger les comportements, c'est se conduire en homme. Mais juger les personnes, c'est se prendre pour Dieu.*

La liberté est donnée comme un germe à faire grandir plus que comme une réalité pleinement constituée. Il faut en quelque sorte l'aider à

se développer, à s'exercer en vue du bien. Chacun s'il veut vivre en homme, doit progressivement apprendre à "libérer sa liberté" des chaînes qui l'entravent. Ce n'est facile pour personne. Certains auront plus de mal que d'autres à se libérer, mais leur cœur peut rester droit et ouvert à la conversion. C'est pourquoi le Christ ose dire aux pharisiens : « *Les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu* » (Mt 21, 31).<sup>29</sup>

---

*P.S.* Pour ne pas trahir leur pensée, je n'ai cité ici aucun de ceux qui m'ont inspiré et à qui je suis redevable de beaucoup. Entre autres : Paul Valadier, Xavier Thévenot et Véronique Margron mais aussi des penseurs comme Lucien Sève, Axel Kahn, Paul Ricœur, etc. Je renvoie à leurs ouvrages et à leurs articles pour une pensée mieux fondée, plus rigoureuse et plus nuancée.

---

27. Catéchisme pour adultes des évêques de France, § 501.

# L'homme : une conscience libre

Présentation  
par  
Jean-Marie PLOUX

**L**es plus anciens perdent (parfois !) la mémoire ; les plus jeunes d'entre nous n'étaient pas nés quand s'est ouvert le deuxième concile du Vatican. Nous venons en effet, en 2002, de célébrer le quarantième anniversaire de son ouverture. Raison de plus pour redonner à lire dans le cadre de ce numéro de la *Lettre aux Communautés*, quelques pages magistrales qui concernent le sujet abordé. Elles sont extraites de la Constitution pastorale "Gaudium et spes" dite : l'Eglise dans le monde de ce temps.



## § 15 (*Dignité de l'intelligence, vérité et sagesse.*)

1. Participant à la lumière de l'intelligence divine, l'homme a raison de penser que, par sa propre intelligence, il dépasse l'univers des choses. Sans doute son génie au long des siècles, par une application laborieuse, a fait progresser les sciences empiriques, les techni-

ques et les arts libéraux. De nos jours il a obtenu des victoires hors pair, notamment dans la découverte et la conquête du monde matériel. Toujours cependant il a cherché et trouvé une vérité plus profonde. Car l'intelligence ne se borne pas aux seuls phénomènes ; elle est capable d'atteindre, avec une authentique certitude, la réalité intelligible, en dépit de la part d'obscurité et de faiblesse que laisse en elle le péché.

2. Enfin, la nature intelligente de la personne trouve et doit trouver sa perfection dans la sagesse. Celle-ci attire avec force et douceur l'esprit de l'homme vers la recherche et l'amour du vrai et du bien ; l'homme qui s'en nourrit est conduit du monde visible à l'invisible.

3. Plus que toute autre, notre époque a besoin d'une telle sagesse, pour humaniser ses propres découvertes, quelles qu'elles soient. L'avenir du monde serait en péril si elle ne savait pas se donner des sages. Pourquoi ne pas ajouter cette remarque : de nombreux pays, pauvres en biens matériels, mais riches en sagesse, pourront puissamment aider les autres sur ce point.

4. Par le don de l'Esprit, l'homme parvient, dans la foi, à contempler et à goûter le mystère de la volonté divine.<sup>1</sup>



## § 16. *(Dignité de la conscience morale)*

Au fond de sa conscience, l'homme découvre la présence d'une loi qu'il ne s'est pas donnée lui-même, mais à laquelle il est tenu d'obéir. Cette voix, qui ne cesse de le presser d'aimer et d'accomplir

1. Cf. Eccli. (Si.) 17, 7-8

le bien et d'éviter le mal, au moment opportun résonne dans l'intimité de son cœur : « Fais ceci, évite cela ». Car c'est une loi inscrite par Dieu au cœur de l'homme ; sa dignité est de lui obéir, et c'est elle qui le jugera<sup>2</sup>. La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où Sa voix se fait entendre. C'est d'une manière admirable que se découvre à la conscience cette loi qui s'accomplit dans l'amour de Dieu et du prochain<sup>3</sup>. Par fidélité à la conscience, les chrétiens, unis aux autres hommes, doivent chercher ensemble la vérité et la solution juste de tant de problèmes moraux que soulèvent aussi bien la vie privée que la vie sociale. Plus la conscience droite l'emporte, plus les personnes et les groupes s'éloignent d'une décision aveugle et tendent à se conformer aux normes objectives de la moralité. Toutefois, il arrive souvent que la conscience s'égaré, par suite d'une ignorance invincible,<sup>4</sup> sans perdre pour autant sa dignité. Ce que l'on ne peut dire lorsque l'homme se soucie peu de rechercher le vrai et le bien et lorsque l'habitude du péché rend peu à peu sa conscience presque aveugle.



### § 17. (*Grandeur de la liberté*)

Mais c'est toujours librement que l'homme se tourne vers le bien. Cette liberté, nos contemporains l'estiment grandement et ils la poursuivent avec ardeur. Et ils ont raison. Souvent cependant ils la chérissent d'une manière qui n'est pas droite, comme la licence de

2. Cf. Rom. 2, 14-16

3. Cf. Mt. 22, 37-40 ; Gal. 5, 14

4. Ignorance invincible : dans laquelle la responsabilité de l'homme n'est pas engagée. (JMP)



faire n'importe quoi. pourvu que cela plaise, même le mal. Mais la vraie liberté est en l'homme un signe privilégié de l'image divine. Car Dieu a voulu le « laisser à son propre conseil »<sup>5</sup> pour qu'il puisse de lui-même chercher son Créateur et, en adhérant librement à Lui, s'achever ainsi dans une bienheureuse plénitude. La dignité de l'homme exige donc de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle et non sous le seul effet de poussées instinctives ou d'une contrainte extérieure. L'homme parvient à cette dignité lorsque, se délivrant de toute servitude des passions, par le choix libre du bien, il marche vers sa destinée et prend soin de s'en procurer réellement les moyens par son ingéniosité. Ce n'est toutefois que par le secours de la grâce divine que la liberté humaine, blessée par le péché, peut s'ordonner à Dieu d'une manière effective et intégrale. Et chacun devra rendre compte de sa propre vie devant le tribunal de Dieu, selon le bien ou le mal accomplis<sup>6</sup>.

5. Cf. Eccli. (Si.) 15, 14.

6. Cf. 2 Cor. 5, 10.



# *L'homme, maître de l'homme*

France Quéré,

éditions Bayard, 2001

**Présenté par Philippe DETERRE**  
prêtre de la Mission de France et Chercheur en Biologie

**V**oilà un livre qui est une mine, un concentré de "pépites". Il s'agit de bioéthique... "encore !" serait-on tenté de dire. Celui-ci est en fait une série de textes courts, souvent des conférences, écrit par France Quéré, théologienne protestante, qui était membre du Comité Consultatif National d'Éthique, jusqu'à son décès en 1995. Ces différents chapitres sont étonnants d'actualité et de justesse. L'auteur a l'art de mobiliser sur une question précise, toutes ses ressources d'écoute de la détresse humaine, de connaissances de l'humanité et de la tradition chrétienne. En bonne protestante, elle ne part jamais des principes, mais bien de la complexité des situations.

*« S'il suffisait de lancer la formule kantienne, comme une incantation, pour résoudre les problèmes qui nous sont posés, notre tâche de moralistes serait simple et nous ne verrions pas*

*l'intérêt de nous réunir pour débattre de questions aussi claires. (...) Dignité de la personne humaine ! j'en suis convaincue, mais à quoi me sert d'articuler ces syllabes quand on me demande si le recours au placebo se justifie dans l'expérimentation de nouveaux médicaments psychiatriques ? Quel sort réserver aux embryons congelés qui par milliers encombrant les centres agréés et obsèdent les congrès de moralistes ? Quelle décision prendre lorsque s'annonce un enfant frappé d'un handicap sévère ou promis à une mort prochaine et atroce agonie ? J'ai beau feuilleter Kant et tous ceux qui ont bien parlé de la personne humaine, cela ne m'éclaire pas. Non que ma conviction défaille, mais j'ignore si je ne suis pas en train de la trahir. » (pp. 39-40)*

Ceci dit, notre théologienne n'a pas peur d'afficher des convictions, quitte à trancher dans le vif, comme par exemple sur le "désir célibataire" (pp. 65 et sq) de certaines femmes,

qui sont tentées de "faire un bébé toutes seules" (chanson de J.-J. Goldman), ou à propos des xénogreffes, c'est-à-dire l'utilisation d'organes animaux (de porc par exemple) pour les greffes :

*« Il faudra bien changer nos idées. Nos vieilles habitudes de mépris seront forcées d'évoluer, dans un double sens. D'abord du côté de l'homme : nous apprendrons l'humilité personnelle et nous nous ferons à l'idée que notre cœur, notre foie ne sont que des organes préposés à des fonctions rythmiques et chimiques identiques à beaucoup d'autres espèces, et que notre supériorité ne tient pas à cette zone de nous-mêmes. Nous n'aurons plus intérêt à renchérir sur la distinction des espèces, le jour où nous tirerons parti de leur partielle confusion. Ensuite et surtout, nous serons contraints de nuancer notre anthropocentrisme et de réhabiliter l'animal, à commencer par le plus litigieux, le porc, symbole du pire, soudain devenu l'instrument du meilleur. » (pp.154-155)*

Notre auteur remet aussi à leur place des fausses évidences : non ! tout n'est pas nouveau sous le soleil dans les questions que posent les biotechnologies. Ainsi, avec les neurosciences d'aujourd'hui, selon certains, l'homme deviendrait à la fois objet et sujet de connaissance, puisque c'est le sujet humain qui cherche à comprendre le cerveau humain : *« Est-ce donc la première fois que l'homme est simultanément sujet et objet de sa connaissance ? Allons donc ! Il s'est déjà observé ; il a philosophé, il a émis des jugements, il a produit des œuvres, il a peint, comme Rembrandt, d'inlassables autoportraits. Pourquoi donc se poser la question seulement aujourd'hui ? la pratique n'est pas nouvelle et cette propension qu'à l'homme éternellement, de se regarder dans un miroir est une des caractéristiques majeures, sinon le fondement même de son humanité. » (p. 159)*

Notre esprit n'est-il alors que la "sécrétion" du cerveau, de cette matière



très complexe, mais matière tout de même, que les neurobiologistes explorent et décrivent par le menu ?

*« Le plus matérialiste d'entre nous, en se confessant matière, domine la matière et pose un langage de maîtrise. Pour me décréter pur objet de nature, il faut bien qu'une part de moi se dégage de cette objectivation, au moins le temps de le dire. Que fait-il d'autre sinon s'ériger en sujet ? il ne se connaîtrait pas objet sans ce regard de sujet : les deux mots n'ont de sens qu'ensemble. Une chose qui se dit chose n'est plus une chose Le terme*

*d'objet, si péjoratif qu'il se veuille, dresse devant lui la dignité du sujet. » (p.160)*

Voilà donc une parole qui sait mettre la parole scientifique sur le vivant à sa juste place. Toute sa place, et rien que sa place, quitte à la faire taire le moment venu : *« La science ne peut que se taire devant le sens et la valeur de ce que l'homme a créé, qui n'était pas dans la nature ; devant l'ordre de la culture et devant l'ordre de la transcendance que nos sociétés ont toujours honorés ; enfin, devant*

*cette inquiétude, dont parle Saint Augustin, qui agite le cœur tant qu'il n'a pas rencontré "le plus intime que soi-même". » (p. 94)*

*« Enfin la médecine doit accepter qu'elle ne peut tout organiser dans l'agonie et la mort. Elle doit laisser la place à ceux qui feront de celles-ci un rite religieux, une concertation essentielle avec les êtres aimés, une forme de solitude qui aspire à rester lucide puisque s'y déroule le dernier rendez-vous avec soi. Le meilleur d'elle-même est alors son effacement. » (p. 222) ■*

# BULLETIN D'ABONNEMENT 2003

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

Prénom et NOM : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

- ◆ **Pour votre abonnement 2003**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s).
- |   |            |                          |         |
|---|------------|--------------------------|---------|
| • <b>Lettre aux Communautés</b>                   | ordinaire  | <input type="checkbox"/> | 28,00 € |
|   | de soutien | <input type="checkbox"/> | 36,00 € |
| <b>Offre pour les moins de 35 ans non abonnés</b> |            | <input type="checkbox"/> | 16,00 € |
| • <b>Lettre d'Information</b> <sup>(1)</sup>      | ordinaire  | <input type="checkbox"/> | 12,50 € |
|   | de soutien | <input type="checkbox"/> | 23,50 € |

- ◆ **Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés** pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

- ◆ **Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.** Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

**Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".**

**Ci-joint un chèque** bancaire  postal  de : \_\_\_\_\_ €

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

---

Imprimerie Moderne  
89000 Auxerre

---